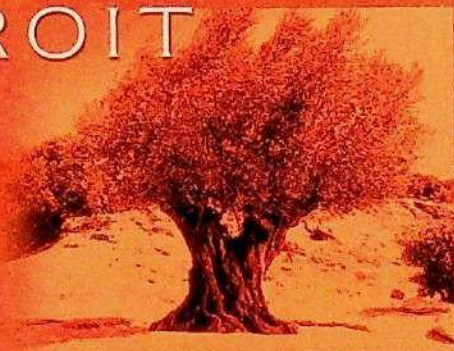




Chânes et Roseaux

Ellie Philpott

SUR LE CHEMIN ÉTROIT



Portes Ouvertes

Israël et Palestine

quelques témoignages

de foi chrétienne au cœur du conflit



Chânes et Roseaux

SUR LE CHEMIN ÉTROIT

Israël et Palestine

quelques témoignages

de foi chrétienne au cœur du conflit

Ellie Philpott

Les Éditions de la Ligue pour la Lecture de la Bible (L.L.B.) souhaitent encourager et stimuler la réflexion spirituelle chrétienne. Elles publient des ouvrages pour tous les âges, et tiennent gratuitement à votre disposition leur catalogue général :

Éditions L.L.B.
51 Boulevard Gustave André
B.P. 728
26007 VALENCE Cedex

Consultez sur Internet : www.LLBFrance.com

Également disponible en Belgique, au Canada et en Suisse :
Éditions L.L.B. Avenue Giele, 23 - B.1090 BRUXELLES
Éditions L.L.B. 1701, rue Belleville, VILLE LEMOYNE J4P 3M2 QUEBEC
Éditions L.L.B. Chemin de Bérée, 70 - CH. 1010 LAUSANNE

© Édition originale : Travellers on the Narrow Road
1999 Open Doors
ISBN : 1 85240 251 2
Éditeur : Sovereign World Limited, P.O. Box 777, Tonbridge, Kent TN11
OZS, England
Traduction : Portes Ouvertes France

© 2002 - Ligue pour la Lecture de la Bible
Sur le chemin étroit
Israël et Palestine, quelques témoignages de foi chrétienne au cœur du conflit.
Les citations bibliques sont tirées de la version Louis Segond - © Trinitarian Bible Society
Couverture et infographie : Damien Baslé
Photographie : Karin Böhm
Impression : IMEAF - La Bégude de Mazenc - France
Dépôt légal : 4e trimestre 2002
N° d'imprimeur : 20711
ISBN : 2-85031-479-X

Tous droits réservés

SUR LE CHEMIN ÉTROIT

*Israël et Palestine
quelques témoignages
de foi chrétienne au cœur du conflit*

Ellie Philpott



Coédition Portes Ouvertes et Ligue pour la Lecture de la Bible



UNE COLLECTION ORIGINALE

Tout le monde connaît la célèbre fable de Jean de la Fontaine : *Le chêne et le roseau*. L'arbre prétentieux et sûr de sa force se moque du frère roseau : *La nature envers vous me semble bien injuste. Le moindre vent qui d'aventure fait rider la face de l'eau, vous oblige à baisser la tête*. Le roseau explique qu'il plie mais ne rompt pas, ce qui ne semble pas convaincre le chêne. Or, vient la tempête, violente, terrible, destructrice. Elle vient aussi comme un jugement. Et l'arbre royal est déraciné tandis que le roseau a résisté.

Cette fable peut aussi faire penser à la parabole de Jésus : Le fou et le sage qui bâtissent chacun leur maison, l'un sur le sable, l'autre sur le roc. Et la tempête arrive !

Chânes et roseaux propose une collection d'expériences vécues par des chrétiens de l'Église persécutée dans le monde. Les chaînes sont celles des chrétiens qui entendent parfois : « Votre dieu envers vous me semble bien injuste. » Mais le roseau, s'il plie sous la tempête, finalement lui résiste.

Cette collection est une nouvelle collaboration entre la mission de Frère André, *Portes Ouvertes*, et les éditions LLB.

SOMMAIRE

Avant-propos, de Frère André.....	9
Introduction, de Ellie Philpott.....	11
Bishara, le doux révolutionnaire.....	13
Cindy : l'ennemi est à l'intérieur.....	21
Salim, entre deux mondes	31
Josef, un enfant du génocide.....	39
Nashat, le jeune Palestinien.....	47
Avichai : dans le creuset.....	55
Les réfugiés : ce ne sont plus mes ennemis	61
Présentation de <i>Portes Ouvertes</i>	69

AVANT-PROPOS

Pendant votre lecture, je vous demande une chose : rappelez-vous que ces histoires concernent des personnes bien vivantes. Efforcez-vous d'imaginer ce que cela doit être pour elles de vivre ouvertement une foi chrétienne authentique au milieu des conflits et de l'agressivité ambiante.

Lorsque vous aurez terminé votre lecture, si vous croyez toujours qu'il existe ne serait-ce que la plus infime possibilité de résoudre les problèmes que connaît le Proche-Orient d'une manière humaine, politique ou militaire, faites-le moi savoir !

Ce livre aurait pu contenir six millions de pages. C'est le nombre de personnes vivant dans cette zone troublée. Six millions de personnes dont les activités, les choix et les opinions sont tous différents. Parmi ces six millions de personnes, un certain nombre de chrétiens, hommes et femmes, sont décidés à faire connaître à leur prochain la Parole de Dieu ainsi que la paix que Dieu donne.

La « Terre Sainte » a fait couler beaucoup d'encre et les prophéties ont connu de nombreuses interprétations. Pourtant, j'ai la ferme conviction qu'il n'existe qu'une seule réponse aux problèmes que connaît cette région du monde : la croix de Jésus-Christ.

Chacun de nous est libre de son choix. Alors, allons-nous nous contenter de regarder avec indifférence l'Église du Proche-Orient décliner, ou allons-nous tomber à genoux et prier ? Allons-nous soutenir ces chrétiens qui sacrifient tant de choses pour montrer à ceux qui les entourent où trouver la vraie guérison ?

Depuis un certain temps, *Portes Ouvertes* soutient des chrétiens qui sont comme des charnières : leurs initiatives contribuent à apporter un réel changement dans la vie des habitants de la Terre Sainte. Nous avons rencontré certains d'entre eux qui, pareils à la petite semence qui devient un grand arbre, portent beaucoup de fruit pour le Royaume de Dieu. Je suis très heureux qu'à votre tour, vous ayez l'occasion d'en connaître certains et d'entendre parler de leur travail.

Frère André

INTRODUCTION

A lors que nous voyagions à Jérusalem et en Cisjordanie durant la période de Noël, nous ressentions fortement le désespoir qui habitait le cœur de beaucoup de gens. Aucune des personnes que nous avons rencontrées n'avait le moindre espoir qu'une solution politique apporterait la paix au Proche-Orient. Les unes après les autres, les discussions des politiciens aboutissaient à une impasse ou à des promesses non tenues.

Nous étions là pour rencontrer des gens qui avaient une histoire à partager. C'était des chrétiens de tous bords qui avaient choisi, malgré les grands risques qu'ils encourent, de rester sur place pour apporter leur aide dans l'espoir de changer le cours des choses dans cette partie du monde. Ceux que nous avons rencontrés étaient des gens décidés à ne pas se laisser aller à l'apathie et au désespoir ; ils étaient fermement convaincus que, portés par la grâce de Dieu, ils pouvaient amener un changement dans le pays.

Voilà leurs vies, généralement racontées avec leurs propres mots. Chacun d'entre eux a quitté son petit confort personnel. Beaucoup sont engagés dans l'évangélisation au sein de leur propre peuple. Tous ont pris de gros risques pour franchir la frontière israélo-palestinienne et essayer de promouvoir le dialogue et la compréhension entre les deux camps. Tous ont connu de profonds changements au cours de ce processus. Ce livre est un hommage que nous leur rendons, à eux ainsi qu'à leur foi et à leur courage extraordinaires.

Ellie Philpott

BISHARA

Le doux révolutionnaire

« Le pardon est le chemin qui mène à la paix et au bonheur. C'est aussi un mystère, et à moins de le rechercher, il nous restera caché. »

*Johann Christoph Arnold,
The Lost Art of Forgiving (L'Art Oublié du Pardon)*

Il ne fait aucun doute que le trajet de Jérusalem à Bethléem réserve bien des surprises. Pour commencer, les deux villes sont très proches l'une de l'autre : c'est l'affaire de vingt minutes par la route. Ayant pris un bus interurbain juste à la sortie de la porte de Damas, nous progressons dans le trafic du dimanche matin. Une fois hors de la ville, seules quelques collines broussailleuses séparent Bethléem de la banlieue de Jérusalem ; mais il s'agit aussi d'un des points les plus chauds et d'une des parcelles de terre les plus disputées du pays, puisque Palestiniens et Israéliens ne parviennent pas à se mettre d'accord sur le droit de propriété.

Bethléem. La ville de la naissance de Jésus. Aujourd'hui, cependant, j'ai du mal à faire le rapprochement entre ce lieu plein d'activités modernes et *la petite ville* endormie des chants de Noël. Je suis davantage préoccupée par la présence de soldats israéliens au poste-frontière de la ville. À cet endroit, nous passons d'Israël en Cisjordanie et les postes-frontières sont des éléments malheureusement incontournables de la vie moderne en Terre Sainte.

Les soldats ont l'air très jeune et ils sont tous armés jusqu'aux dents. Je me demande ce qu'il faudrait comme incident pour qu'ils ouvrent le feu ! Ils manipulent leurs armes avec une telle négligence que cela me rend nerveuse, et je me mets à songer combien il est facile d'ôter la vie à quelqu'un.

Bien sûr, les soldats ne font absolument aucun cas de nous. En fait, ils ont plutôt l'air de s'ennuyer et, d'un geste las, font signe à notre bus de passer. Juste après avoir franchi le poste-frontière, la route est encombrée de voitures palestiniennes, reconnaissables à leurs plaques minéralogiques bleues et rouges. Ces voitures ne sont pas autorisées à circuler en dehors de la Cisjordanie, au-delà de la ligne frontière, et leurs conducteurs sont donc amenés à passer le poste-frontière à pied et à utiliser les transports en commun pour se rendre à leur travail à Jérusalem. Cela fait au moins le bonheur des bus interurbains.

Un peu plus loin, au milieu du vacarme produit par le moteur, le radio, les bavardages et les vibrations du vieux véhicule, nous interpelons le conducteur du bus, qui s'arrête bruyamment. Nous descendons en enjambant les autres passagers enfoncés dans leurs sièges étroits puis regardons le bus s'ébranler dans un nuage de fumée. Nous descendons un chemin dont le gravier crisse sous nos pas : nous arrivons dans le parc de l'Institut Biblique de Bethléem qui constituera notre base pendant les semaines à venir. Il n'y a personne, c'est dimanche et il ne fait aucun doute que tous sont encore à l'église. Nous laissons nos valises sous un porche puis remontons la rue qui mène en ville pour essayer de trouver quelque chose pour le déjeuner.

Le temps est inhabituellement doux. Ayant trouvé un café en bordure de route, nous nous y installons. Nous sommes les seuls clients et le patron du restaurant est bavard. Nous lui demandons comment vont les affaires, et il secoue la tête : « Il y a peu de touristes. Ça va mal. En ce moment, personne ne vient par ici. »

On nous apporte le repas – du poulet fumé accompagné de salade fraîche, de *humus* et d'olives. Après avoir mangé, nous buvons quelques tasses de café arabe, épais et sucré, aromatisé aux graines de cardamome, en profitant tranquillement du chaud soleil de l'après-midi. Tout à coup, un bruit assourdissant nous surprend et fait trembler les murs du café. Je regarde ma collègue, Sian, affolée. Sur le coup, elle aussi est surprise, puis elle se met à sourire. C'était le bang d'un avion supersonique, loin au-dessus de nous. Je me détends, mais pas totalement. Cet incident, avec la présence des soldats du poste-frontière,

tière sont déjà plus que suffisants pour me rappeler que je me trouve dans une zone de conflits.

Sur le chemin du retour à l'Institut Biblique, nous sourions aux enfants qui jouent sur le bord de la route. « Bonjour ! » nous crient-ils. « Bonjour ! » répondons-nous. Sur notre passage, d'autres personnes nous saluent d'un signe de tête. Sian cherche une vieille église qu'elle voulait me montrer, mais nous prenons la mauvaise rue et ne parvenons pas à la retrouver. Pendant que nous cherchons, nous voyons une famille palestinienne assise dehors, devant la maison familiale, en train de terminer le repas de midi. Ils nous interpellent : « Peut-on vous aider ? Où allez-vous ? » Nous essayons de leur expliquer, mais cela n'a plus guère d'importance. Ils nous invitent à boire le café. Nous commençons par décliner leur invitation, mais ils insistent et nous finissons par accepter. Le chef de famille est guide touristique, ce qui explique son aisance en anglais. Nous parlons de son travail, de sa famille. Plusieurs des siens, nous explique-t-il, ont quitté Bethléem et sont partis vivre à l'étranger. « Nous ne sommes pas libres de nous déplacer, dans ce pays. Nous sommes bloqués ici, en Cisjordanie. L'an dernier, mon fils s'est rendu en voiture à la frontière pour déposer une touriste. Elle a pris une photo de lui en souvenir. L'instant d'après, il s'est fait arrêter par les garde-frontières. Comme nous ne le voyions pas revenir, nous sommes partis à sa recherche, et nous avons trouvé sa voiture vide près de la frontière. Il ne l'ont relâché que le lendemain. Nous étions fous d'inquiétude. »

Nous discutons jusque tard dans l'après-midi. Malgré nos protestations, on nous prépare des kébabs frais. Nous sommes de plus en plus à l'aise les uns avec les autres et l'humour gagne la conversation. Comme nous décidons à regret de nous lever, notre hôte paraît gêné : « Je ne vous ai pas demandé où vous logiez. Peut-on vous ramener ? » Nous lui répondons de ne pas s'en faire. Nous logeons à l'Institut Biblique, juste un peu plus loin, au pied de la colline. « Ah, chez Bishara. Quelqu'un de bien, ce Bishara ! »



Derrière la douceur du visage de Bishara, on devine des traits marqués par la souffrance. « Le conflit israélo-arabe dure depuis bien avant ma naissance. Mais c'est en 1948 qu'il y a eu le plus de victimes, au cours de cette terrible guerre entre les colonisateurs juifs et les Arabes. Des milliers de gens sont morts – beaucoup d'Arabes se sont trouvés à la rue. Ma propre famille n'a pas été épargnée. Mon père est mort cette année-là, tué par une balle perdue.

Nous n'avions pas d'endroit décent où l'enterrer car personne n'osait s'éloigner de chez soi, de peur d'être tué à son tour. Il n'y avait ni prêtre ni pasteur pour dire la moindre prière. Maman était la seule personne qui y connaissait quelque chose, alors elle a lu un extrait de la Bible puis elle a dit le *Notre Père*. Nous avons ensuite enterré mon père là, dans la cour. J'avais neuf ans à l'époque, et j'ai encore un vif souvenir de tous ces détails. »

Bishara s'arrête, puis nous sourit. Nous sommes assis dans l'enceinte de l'Institut, désireux d'entendre son histoire. Sa venue à Bethléem ; comment il est parvenu à accomplir autant de choses pour la cause de l'Évangile dans son propre pays, au sein de son propre peuple.

Il poursuit, le regard ailleurs, tandis qu'il fouille dans son passé : « La guerre a de nouveau éclaté en 1967. Cela m'a beaucoup affecté car, à cette époque, je me trouvais aux États-Unis, et j'ai perdu le droit de retourner chez moi en tant que citoyen palestinien, du fait des lois édictées par le gouvernement israélien. Je me suis senti extrêmement frustré et très en colère.

En 1971, devenu citoyen américain, j'ai eu le droit de me rendre trois mois en Palestine avec un visa touristique. C'est pendant ce voyage que j'ai rencontré Selwa et, quelque temps après, elle est devenue ma femme. Nous avons passé notre première année de mariage aux États-Unis, avant de revenir à Bethléem, en 1972. Selwa a fait une demande de rapprochement familial et ils ont accepté. J'étais à nouveau un résident permanent en Palestine.

On nous a envoyés comme missionnaires à Beit Jala, une ville de la banlieue de Bethléem. Là-bas, nous avons travaillé dans une école de

garçons. C'était un lieu plein de souffrances ; chacun des garçons, tous des Palestiniens, avait souffert d'une façon ou d'une autre de l'occupation qui leur rendait la vie dure. La haine avait pris racine en moi, et je me sentais incapable d'aider les étudiants à sortir vainqueurs de leurs combats intérieurs, du fait de la colère et de l'amertume qui remplissaient mon cœur.

Une nuit, j'ai crié à Dieu, et j'ai versé des larmes. Je lui ai demandé pardon pour la haine qui me possédait tout entier à l'égard des Juifs. Ce soir-là, j'ai ressenti la présence de Dieu d'une façon nouvelle. En un instant, il a ôté la haine, la frustration et le désespoir pour les transformer en amour.

Après cette expérience, le Seigneur a commencé à m'utiliser. Il y a énormément de gens qui souffrent et se sentent perdus dans le monde, et Dieu est toujours à la recherche de personnes pour leur apporter la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ. »

Je pense à la famille que nous avons rencontrée un peu plus tôt dans la journée. Ils n'ont aucun espoir quant à l'avenir de leur peuple. La seule solution à leurs yeux est de quitter les lieux pour essayer de trouver une vie meilleure ailleurs, ce que l'on peut bien comprendre. Pourtant, la solution trouvée par Bishara me semble bien plus radicale et efficace.

« En 1979, Dieu m'a utilisé pour commencer une école biblique. J'avais la vision d'un institut pour ces chrétiens palestiniens. D'autres responsables d'églises partageaient cette vision et m'ont encouragé à aller de l'avant. Un pasteur m'a donné vingt dollars et Dieu a fait fructifier cette somme en pourvoyant à nos besoins par une série de miracles. Encore aujourd'hui, l'école continue de s'agrandir. »

À présent, quelque trente étudiants chrétiens palestiniens – des jeunes gens pleins d'enthousiasme et de zèle pour travailler au sein de leur peuple – obtiennent leur diplôme chaque année. On les encourage à rester sur place car l'Église palestinienne a besoin de tout le soutien possible.

Les statistiques sont décourageantes : depuis 1967, près de 290 000 Palestiniens ont quitté la Cisjordanie et la bande de Gaza. Beaucoup d'entre eux appartenaient à des communautés chrétiennes. En fait, environ un tiers de toute la population chrétienne palestinienne a émigré. Bishara l'exprime d'une autre manière : « La communauté chrétienne palestinienne est chassée de cette terre par deux groupes extrémistes. Chaque jour, des Juifs non pratiquants se radicalisent ; on note un renouveau au sein de la communauté juive orthodoxe et l'islam, lui aussi, connaît un renouveau certain. Le fondamentalisme est en progression. »

Puis il fait un commentaire que nous serons amenés à entendre à plusieurs reprises dans les semaines à venir : « Mon cœur se brise à l'idée que tant de chrétiens dans le monde ne savent même pas qu'il existe des chrétiens palestiniens. Nous voyons tant d'intérêt manifesté à l'égard des croyants juifs, tant d'aide qui leur est apportée ! Comprenez bien que cela me tient également à cœur ; nous voulons qu'ils soient soutenus et nous ne souhaitons pas que l'aide qu'ils reçoivent diminue, mais je désire simplement que les chrétiens occidentaux comprennent que nous aussi nous existons. Notre Église est une petite minorité en proie à de nombreuses luttes et nous avons besoin de vos prières et de votre amour. »

Pendant le temps que nous passons parmi eux, je suis abasourdie par l'énergie et l'enthousiasme manifestés par ce petit groupe de chrétiens. Pendant la période de Noël, de nombreuses activités d'évangélisation battent leur plein. « Nous devons profiter au maximum de toutes les occasions qui se présentent, explique Bishara. Une porte s'est ouverte et nous pouvons évangéliser publiquement. Nous avons besoin de sagesse, et de sensibilité, mais c'est à notre portée. Et puis, nous voyons des gens venir avec le désir de connaître le Seigneur. »

Alors que nous discutons, l'école s'est remplie de jeunes gens. Des chants et des rires s'élèvent du réfectoire, situé plus bas, près de l'appartement de Bishara. Des étudiants, des chrétiens autochtones et des membres d'autres organisations chrétiennes se sont réunis pour préparer des paquets de livres chrétiens et de Nouveaux Testaments à dis-

tribuer sur la place de la Nativité, à Bethléem, le soir de Noël.

Nous nous joignons à eux. La tâche semble interminable : il faut préparer 10 000 paquets au total. « Le soir de Noël, Bethléem est remplie de jeunes Palestiniens venus des quatre coins de la Cisjordanie, explique un des étudiants. Bien que presque tous soient musulmans, ils voient cette fête chrétienne comme un carnaval et se déplacent pour participer aux festivités. Nous profitons donc de l'occasion pour leur faire ces cadeaux – et leur parler du vrai sens de Noël. »

Bishara ajoute : « Que vous le croyiez ou non, certains chrétiens nous critiquent du fait que nous travaillons auprès des musulmans ; pourtant c'est si important ici – et puis nous aidons aussi énormément les chrétiens qui habitent la ville. Ce Noël, nous distribuons des colis de nourriture à 85 familles parmi les plus nécessiteuses de la communauté chrétienne démunie. Mais il est important de se rappeler qu'à Bethléem, la majorité de la population est musulmane, alors, devons-nous ignorer ces personnes ? Beaucoup d'entre elles sont dans le besoin, et nous essayons d'apporter notre aide là où nous le pouvons. Chaque année, nous envoyons une ou deux équipes médicales dans les camps de réfugiés, ainsi que des professeurs d'éducation physique. Bien que nous fassions cela de façon désintéressée pour venir en aide à nos compatriotes démunis, nous avons ainsi gagné l'estime de la communauté musulmane de Bethléem. Il y a deux ans, les réfugiés d'un des camps, dont la population était entièrement musulmane, ont accroché une grande pancarte à l'entrée, qui disait : *Nous remercions l'Institut Biblique de Bethléem pour son travail.* »

Le soir de Noël, nous descendons à la place de la Nativité pour écouter chanter les chœurs. De nombreux jeunes gens se promènent en portant des sacs colorés remplis des paquets que nous avons préparés. Aucun n'a été jeté. Plus tard, tout juste un mois après Noël, nous apprenons que plus de 600 personnes ont déjà renvoyé un coupon-réponse demandant davantage d'informations sur Jésus-Christ.

CINDY

L'ennemi est à l'intérieur

« Au nom de Dieu et des dieux, Jérusalem a été construite, des gens se sont battus pour elle, elle a été détruite et rebâtie sous les Cananéens, les Jébuséens et les Israélites ; sous les Grecs, les Romains et les Byzantins ; sous les Arabes, les Croisés, les Turcs et les Britanniques. Pourtant, aujourd'hui, les passions que déchaîne cette lutte pour Jérusalem atteignent de nouveaux sommets. »

Richard Z. Chesnoff

US News and World Report August 26th 1991

Tard dans l'après-midi, nous prenons le bus interurbain pour Jérusalem. A l'intérieur règne une atmosphère joyeuse avec blagues et éclats de rire, ainsi qu'une curiosité respectueuse. L'homme qui nous fait face s'empresse de faire passer notre billet au conducteur. Il esquisse un sourire. « Vous êtes américains ? – Non, anglais. – Ah ! » il hoche la tête sagement puis reprend la conversation avec son voisin. L'intérêt des passagers diminuant, leurs visages se détournent de nous et ils reprennent machinalement leurs discussions.

Par la fenêtre encrassée, j'observe la banlieue de Jérusalem. Lorsque le bus tourne en direction de la porte de Damas et de la Vieille Ville, les immenses blocs de pierre rose qui composent le mur d'enceinte sont baignés par le soleil hivernal. Comme tant de siècles auparavant, des marchands sont assis à l'extérieur des murs, vendant des fruits et des légumes étalés devant eux, sur des tissus chamarrés. Des enfants excités courent et s'amuse entre les étalages.

Nous descendons du bus, momentanément éblouis par le spectacle qui s'offre à nous, et submergés par le bruit. Une rangée de palmiers se balançant dans la brise, captive mon regard, quand soudain un petit

garçon aux yeux sombres accourt vers moi et me tire gentiment le bras : « Madame, vous voulez un taxi ? – Non merci ! » lui dis-je avec un large sourire ; il sourit à son tour avant de regagner rapidement la foule.

Le soleil est bas sur l'horizon lorsque nous pénétrons dans le labyrinthe des ruelles de la Vieille Ville. Sous nos pieds, les passages aux escaliers étroits du quartier arabe sont en mauvais état et semblent peu sûrs. Des hommes tirant des charrettes pleines de marchandises nous poussent et nous bousculent, tandis que, de tous côtés, des marchands nous interpellent : « Venez, venez ! Regardez ! Vous achetez ? » Contrastant avec cette activité frénétique, des vieillards sont assis au bord de la rue et jouent aux échecs, leurs visages ridés concentrés sur la prochaine manœuvre.

Nous devons retrouver Cindy, une Juive messianique, mais avant cela, je désire voir le *Mur Occidental*. Nous poursuivons notre route en contrebas, nous enfonçant davantage dans les profondeurs du vieux Jérusalem. J'ai l'impression que le temps s'est arrêté et que nous pénétrons dans une ville vieille de plusieurs siècles, où rien n'aurait changé depuis des années. Mais, tout à coup, nous déchantons : à l'angle d'une rue, nous tombons sur deux gardes et un poste-frontière israélien, chose inattendue dans un passage aussi sombre.

Tandis qu'ils fouillent mes sacs et me soumettent à un détecteur de métaux, je deviens nerveuse, me sentant précipitée brutalement dans la tension et le conflit. Même une fois sortis de la pénombre du passage, alors que nous débouchons sur la vaste place pavée de blanc qui fait face au *Mur Occidental*, je ne me sens guère mieux. Des soldats montent la garde de tous côtés, une arme pendue négligemment à leur épaule.

Le Mur Occidental – ou Mur des Lamentations – qui se dresse bien au-dessus de nos têtes, a une allure imposante. Je ne m'attendais pas à ce qu'il soit si haut, ni à ce que l'espace qui s'étend à ses pieds soit aussi vaste. Bien sûr, ce n'est que depuis peu qu'il est possible d'apprécier la perspective de ce mur. Jusqu'en 1967, des vieux bâtiments pleins de coins et de recoins du quartier des Maures occupaient les lieux mais,

après la Guerre des Six Jours, tout le quartier a été rasé pour faire place à ce vaste espace vide où nous nous tenons aujourd'hui.

Au pied du Mur, vêtus de leurs traditionnels costumes et chapeaux noirs, plongés dans la prière, les Juifs orthodoxes se pressent contre les immenses blocs de pierre. Ce vestige de l'enceinte de l'ancien temple bâti par Hérode constitue leur lieu saint le plus sacré. Juste au-dessus de leurs têtes, le soleil couchant embrase la coupole du Dôme du Rocher. Sa dorure nous éblouit. D'après la croyance musulmane, ce dôme immense a été construit à l'endroit où Mahomet se serait élevé jusqu'au ciel et aurait reçu d'Allah la mission de transmettre au monde le message de l'islam.

Sous le dôme se trouverait le Mont Morijah, jadis battu par les vents. C'est sur cette montagne qu'Abraham s'appêtait à sacrifier son fils (Genèse 22.2). Ces deux monuments, géographiquement si proches l'un de l'autre, sont au centre de nombreux conflits.

Poursuivant notre route, nous passons par le quartier juif de la Vieille Ville pour remonter jusqu'au bureau de Cindy, à la rue de Jaffa. Les rues sont toujours étroites et ventées, mais la ressemblance s'arrête là : elles sont récentes et brillent de la douce lumière que reflètent les façades polies des boutiques. À l'intérieur, des objets d'art antiques et de riches étoffes attirent notre regard. L'agitation chaotique du quartier arabe a disparu pour faire place à une sobre opulence.

Nous faisons encore un détour par le marché à ciel ouvert de Mahane Yehuda, plus haut, là où à peine quelques mois auparavant, deux poseurs de bombes ont causé la mort de treize passants innocents. Cent soixante-huit autres personnes ont été blessées par l'explosion. Le monde entier était sous le choc.



« Les deux derniers attentats à la bombe ont été perpétrés tout près de ce bureau. J'ai entendu et senti les bombes exploser. Elles ont fait trembler tout l'édifice. Nous nous sommes tous rués à la fenêtre.

Le poste de police est juste à l'angle de la rue. Ensuite, pendant une heure environ, nous n'avons plus entendu que des sirènes. C'était terrible ! À vous rendre malade. »

Cindy soupire et s'enfonce dans son siège, relevant machinalement une mèche rebelle. Nous sommes assis dans son bureau, au *Caspari Center*, un centre théologique d'études juives et bibliques. Grande et élancée, Cindy s'exprime clairement et a le désir de nous expliquer ce qu'est la vie pour elle, une Juive messianique installée à Jérusalem.

Elle réfléchit aux récents bombardements. « La seule façon de survivre à ce genre de choses, c'est de se construire une bonne carapace et de développer son sens de l'humour. Nous voyons de tout, ici, vous savez. Lorsque je vois les soldats, fouillant les sacs poubelles dans la rue, et que tout le monde semble nerveux, je sais qu'il y a eu une alerte à la bombe. La dernière fois, c'était vraiment drôle : ils s'en sont pris à un sac de carottes qui avait été laissé là par un restaurant du coin... Résultat, il y avait des carottes partout ! Le plus amusant, c'est qu'un groupe de touristes japonais a tout filmé. Mais bien sûr, parfois les soldats réussissent aussi leur coup. Les choses sont probablement plus faciles pour moi, car j'ai grandi ici. Ce n'est pas le cas de Sean, mon mari, pour qui c'est beaucoup plus dur. Il est difficile de se faire à ce pays lorsqu'on y arrive à l'âge adulte. En revanche, je crois vraiment que si Dieu appelle quelqu'un ici, il lui donne les forces dont il a besoin pour rester. »

Cindy est née dans une famille juive installée aux États-Unis. Les siens ont déménagé à Jérusalem lorsqu'elle avait neuf ans, et elle a passé son adolescence en Israël – une adolescence rebelle, comme elle le dit elle-même. Après son service militaire dans l'armée israélienne, elle est retournée en visite aux États-Unis. Elle y a fait la connaissance de Sean qui, plus tard, allait devenir son mari et, selon ses propres mots, elle est *restée coincée là-bas*.

Leur couple partit à la dérive dans une vie nomade hippie, errant sans aucune croyance. Ils se trouvaient à Hawaï lorsque Sean s'est lié d'amitié avec un groupe de chrétiens et a fini par devenir chrétien lui-même. Cindy avoue qu'au début, elle a cru qu'il était *tombé sur la tête*.

« En plus, j'étais juive, et je n'avais pas besoin de ce Jésus », dit-elle franchement. Mais peu à peu, voyant un réel changement s'opérer dans la vie de Sean, elle comprit qu'il manquait quelque chose à la sienne. À son tour, elle est devenue chrétienne. Ils se sont mariés et sont restés quelque temps en Californie où ils travaillaient avec des étudiants, mais au fond, ils savaient que Dieu les appelait en Israël. Pendant des années, ils ont chassé cette idée, mais Dieu n'entendait pas les choses de cette oreille. « D'un seul coup, notre vie s'est écroulée, raconte Cindy, nous nous sommes mis à genoux et nous avons prié : "Seigneur, que devons-nous faire à présent ? Rien ne va plus". Et c'est là qu'il nous a rappelé Israël et nous avons su que nous devions venir ici. » Cindy, trente ans, a passé une partie de sa vie loin d'Israël. D'une certaine façon, on peut dire qu'elle n'a pas le même vécu que bon nombre d'habitants de ce pays, mais les conditions de sa vie présente n'en sont pas moins difficiles !

Nous changeons de sujet pour parler de politique ; le regard de Cindy se remplit de lassitude – cette même lassitude que nous avons vue sur les visages de beaucoup d'autres. « Si vous me demandez ce que je pense de la situation politique ici en Israël, je ne suis absolument pas optimiste », déclare-t-elle avec la franchise qui la caractérise. « Je ne crois pas que ce soit cela qui apportera la paix. Je ne fais pas confiance à nos dirigeants israéliens. Je ne fais pas plus confiance à Arafat. C'est un immense gâchis politique.

Je comprends que nos dirigeants doivent s'efforcer de faire quelque chose, mais un véritable changement de la société ne pourra venir qu'à partir des individus : il faudra que bon nombre de gens changent de cœur et d'attitude. Vous aurez beau avoir des quantités de dirigeants qui souhaitent la paix et signent des accords, à quoi cela nous sert-il si l'on continue à s'entretuer ? »

À son retour en Israël, Cindy était déterminée à faire tout ce qu'elle pourrait pour la paix, dans la mesure du possible. « Je voulais qu'il y ait un groupe de femmes engagées dans la prière réunissant des croyantes arabes et juives, mais j'attendais que quelqu'un d'autre s'en charge. Finalement, j'en ai parlé avec une amie chrétienne qui vit en

Cisjordanie et je me suis dit "Je dois le faire, maintenant". Je lui ai demandé de m'aider à mettre le projet en place et nous avons commencé une série de réunions mensuelles de prière. »

Cindy a l'impression d'appartenir à un groupe minoritaire. « Trop peu de Juifs messianiques cherchent à se rapprocher des chrétiens de Palestine, déclare-t-elle. Je crois que cela est dû en partie au fait que les difficultés que rencontre le pays n'affectent pas les Israéliens de la même façon que les Palestiniens. Pourtant, je pense que la situation touche aussi les Israéliens, mais c'est beaucoup moins visible. Lorsqu'un Israélien est tué, tout le pays est en deuil. Or, rendez-vous compte que presque tout le monde dans le pays a perdu un proche, soit dans un attentat à la bombe, soit à la guerre. La situation est préjudiciable pour les deux camps. D'ailleurs, l'occupation elle-même a aussi des conséquences négatives pour les Israéliens, bien que ce soit eux les occupants. Un jeune Israélien de 18 ans obligé de braquer une arme sur un gamin palestinien de 17 ans, cela n'a rien de positif.

En fin de compte, je pense que moins d'Israéliens ressentent le besoin immédiat d'une réconciliation. Pour les Palestiniens, en revanche, ce besoin est beaucoup plus pressant, parce que la situation affecte leur vie tout entière. Je prie pour que Dieu touche le cœur des Israéliens et qu'il amène un plus grand nombre d'entre nous à faire quelque chose pour la paix. Le problème ne vient pas du fait que les Israéliens ne sont pas au courant des difficultés rencontrées par les Palestiniens. Je pense que c'est simplement une chose à laquelle on essaie de ne pas trop s'intéresser. Y penser nous met mal à l'aise. C'est *là-bas* que ça se passe. Cela ne me concerne pas. »

Mais Cindy fait partie de ceux qui ont décidé de quitter leur petit confort personnel. Elle est engagée activement dans une organisation de réconciliation chrétienne et aide à mettre sur pied leurs réunions de femmes. Le but recherché est de réunir des femmes des deux camps, de surmonter les obstacles qui se dressent contre la paix au niveau personnel. Mais ce n'est pas facile, et l'un des plus gros obstacles à franchir est peut-être la peur. Elle existe dans les deux camps : le fait de ne pas savoir quand explosera la prochaine bombe, ni si la person-

ne que vous aimez sera la prochaine victime, c'est une angoisse permanente.

« Dans les médias, on stigmatise si souvent *l'autre camp*, dit Cindy, pensive. Les deux camps sont coupables. Les Israéliens entendent que les Arabes sont des terroristes et des voleurs, et je suis sûre que les enfants palestiniens sont témoins de scènes effrayantes et sont nourris d'histoires horribles sur les soldats israéliens. Et ce cycle se perpétue indéfiniment.

Après l'une des explosions qui ont eu lieu ici en ville, j'ai entendu des hurlements dans la rue. J'ai regardé dehors et vu un groupe de soldats israéliens. Je pense qu'ils voulaient contrôler les papiers d'un jeune Arabe. Ils criaient et entraînaient brutalement le gamin vers le bas d'une ruelle. Je me suis dit : « Eh bien, si tu ne haïssais pas les Israéliens jusqu'à ce jour, maintenant tu pourrais le faire ! » Mais je comprenais aussi les soldats. La veille, une bombe avait explosé à 100 mètres de l'endroit où ils se trouvaient, et ils avaient les nerfs à fleur de peau. Je ressens la même chose après chaque explosion. Quand vous sortez, vous vous demandez toujours : « Si une autre bombe explose je peux avoir le malheur d'être au mauvais endroit au mauvais moment ». D'un point de vue humain c'est très angoissant.

Je crois que c'est cette tension sous-jacente qui fait craquer si facilement les gens et les amène à s'agresser. Vivre ici n'est pas de tout repos ! Il y a de cela quelques mois, je suis allée à Chypre pour une réunion. J'ai été surprise de constater combien, à l'instant même où je suis sortie de l'avion, je me suis détendue. Tout semblait si calme et paisible ! Parfois, on ne ressent pas l'effet que produit sur soi la tension tant qu'on n'a pas quitté le pays. »

On dirait que, dans ce pays, la vie exige un tribut de chaque habitant. Cependant, le tribut semble plus lourd pour ceux qui s'efforcent de tendre vers la paix. Mais Cindy reste optimiste : « Cela est vrai dès que l'on suit Dieu de façon radicale. Nous savons qu'il y a un prix à payer car nous sommes différents du monde bien que nous y vivions. Nous sommes touchés par ce que nous entendons aux informations et par ce que nous voyons dans la rue. C'est si facile de se contenter de

prendre parti. Je crois que nous devons constamment porter nos regards vers le haut, au-delà de la situation, et prier pour que la volonté de Dieu soit faite. »

Cependant, ce tribut offre souvent une récompense énorme à ceux qui sont prêts à aller plus loin. « L'an dernier, je dirigeais un petit groupe, pendant la réunion féminine de réconciliation. Il y avait dans ce groupe une Israélienne qui ne voulait initialement pas venir. Elle m'a raconté que Dieu avait dû la traîner à la réunion. Mais, pendant la réunion, quelque chose a changé au plus profond d'elle-même tandis qu'elle prenait conscience de tous les préjugés et craintes qu'elle portait en elle. Dieu l'a touchée et j'ai été très émue en la voyant ser- rer des femmes arabes dans ses bras et pleurer avec elles. »

Souvent, les gens portent en eux une souffrance personnelle énorme. Les réunions elles-mêmes peuvent être très percutantes et nous encourageons les gens à ne pas chercher à cacher leur sensibilité. Comment peut-on espérer avancer vers une compréhension mutuelle si l'on n'est pas vrai soi-même ?

« J'ai été très encouragée par le petit groupe lors de la dernière réunion » souligne Cindy. Nous avons été amenées à parler de difficultés liées à la situation politique. C'était bien ! C'était bon de voir Dieu pourvoir à nos besoins et donner un véritable sentiment de joie et de guérison intérieure. »

Cindy reconnaît que la première réunion de réconciliation à laquelle elle a pris part a constitué pour elle une expérience très instructive. Tout le monde dans le pays a des préjugés, quels qu'ils soient, mais ce sont souvent des préjugés très différents. « Les gens grandissent au milieu d'idées reçues. Je sais que cela a été mon cas, et le Seigneur n'a pas cessé de travailler mon cœur dans ce domaine, depuis mon retour. J'avais une attitude particulièrement négative envers les Arabes. Dans mon cas, le changement a commencé lorsque j'ai compris que Jésus était mort aussi pour eux. Je devais me repentir. Après cela, j'ai changé de façon radicale. Il y a en chacun de nous une carapace à percer.

Aujourd'hui, je peux dire que je n'ai plus aucun problème avec les

chrétiens palestiniens. Ce sont mes amis et je les aime. En revanche, je suis beaucoup moins sûre de mes sentiments envers les Palestiniens non chrétiens. Dieu m'a lancé récemment un défi à ce propos, et je dois avouer que je le trouve bien plus difficile à relever. »

Puis c'est l'heure de partir. Les mots d'adieu de Cindy sont encore présents dans nos esprits. « Dans ce pays, la réconciliation n'en est vraiment qu'à ses premiers balbutiements. Pourtant, je suis convaincue que si elle arrive à s'étendre, les choses commenceront à changer. D'ailleurs, en tant que chrétiens, je crois que c'est là notre mission. C'est ce que dit la Bible : Si nous, chrétiens, sommes réellement unis, le monde saura que nous appartenons à Dieu. Je crois que cela pourrait constituer le plus grand de tous les témoignages dans ce pays... »

SALIM

Entre deux mondes

« Jamais je n'oublierai la chapelle du Séminaire Théologique Baptiste de Ruschlikon, en Suisse, qui a été mon église pendant ces trois années. Elle a quatre entrées. Les gens viennent de partout et entrent ainsi par les quatre coins de l'église. Une fois à l'intérieur, ils sont réunis dans un seul et même bâtiment. Quand vous levez les yeux, vous voyez qu'une fenêtre en verre fait office de plafond. La salle est ainsi éclairée par la lumière du ciel, nous rappelant qu'en Christ, nous sommes un, puisqu'Il est la lumière du monde. »

Suhail Ramadan

*Reconciliation Through Unification
(Réconciliation au Moyen d'Unification)*

Sur bien des plans, nous n'aurions pu choisir une période plus intéressante pour voyager au Proche-Orient. Cette année, trois grandes fêtes religieuses coïncident : Noël, Hanoukka – la fête juive des lumières – et le Ramadan – les trente jours du jeûne musulman.

Il est choquant de se balader dans Bethléem le soir du réveillon et de voir tous ces arbres décorés et ces Pères Noël en plastique dans les boutiques. D'ailleurs, alors que je descends vers la Place de la Nativité où des chorales chantent leurs traditionnels hymnes de Noël, je me retrouve entourée d'enfants déguisés en Père Noël qui agitent de petites clochettes. La ville est noire de monde et pas seulement de touristes. De nombreux musulmans venus des villes et des villages de la Cisjordanie se sont rassemblés pour profiter de la fête. L'atmosphère est aussi à la fête à Jérusalem : les enfants se précipitent à des soirées, les joues rouges d'excitation. Lumières colorées, chandeliers à huit branches de Hanoukka ainsi que sapins de Noël remplissent les rues.

Même le vent froid et la pluie ne parviennent pas à réfréner l'enthousiasme des gens. Aucune menace, aucune censure, aucune grève de protestations ne vient troubler l'atmosphère. Tout est vraiment calme... pour le moment.

Peu à peu cette excitation fait place aux journées plus mornes du Ramadan où les tensions dues au jeûne quotidien des musulmans alourdissent l'atmosphère... qui change au coucher du soleil : on sert les plats traditionnels de la fête et on peut acheter des galettes spéciales n'importe où. Cette année, à Jérusalem, les musulmans se sont vu interdire le droit d'utiliser le canon traditionnel, dont un coup était habituellement tiré chaque soir du Ramadan pour signifier la fin de la journée de jeûne. À sa place, c'est une grenade sonore qui est utilisée – mais cela revient au même pour nos oreilles au moment où l'explosion se répercute sur les murs de la ville.

La veillée du Nouvel An est un festival de feux d'artifices, de couleurs et de bruit ; des gamins lancent des pétards dans la rue et rient de voir comment ils font ainsi monter la tension. Mais... c'est la période des fêtes, et leurs victimes parviennent à leur adresser un sourire indulgent en découvrant les coupables.

Avec toutes ces festivités, nous sommes submergés d'invitations. C'est à croire que chaque famille organise une soirée ! Avec la traditionnelle hospitalité orientale, chaque personne qui nous invite semble insinuer que le succès de sa fête dépend de notre présence. C'est donc avec un vif enthousiasme que nous prenons le bus pour Jérusalem, pour nous rendre à une soirée de Hanoukka dans l'une des assemblées messianiques de la ville.

Tandis que nous commençons par un temps de louange, je m'installe pour me laisser porter par la musique. De riches mélodies juives remplissent les lieux ; certaines sont plaintives ; d'autres nous incitent à nous lever et à taper des mains. Quelle émotion de se trouver là, au milieu de croyants juifs, à lire sur un écran la traduction des chants qui décrivent Jésus comme le Messie, l'accomplissement de leurs espoirs.

Après le culte, les jeux commencent : pommes flottantes à pêcher avec les dents, mise en scène d'histoires de la Bible... Nos cris et nos

rires résonnent dans cette maison qui a connu trop de larmes. Puis vient le moment du repas : de jeunes enfants enfournent d'énormes parts de gâteau dans leurs bouches minuscules, comme s'ils avaient peur de ne rien avoir. Je lève la tête pour jeter un coup d'œil autour de moi et j'aperçois Salim, dont le visage m'est à présent familier ; il est occupé à envelopper son fils de papier de soie pour un des jeux.

J'ai rencontré Salim pour la première fois la semaine précédente, assis dans son bureau à l'Institut Biblique de Bethléem. J'avais beaucoup entendu parler de lui et j'étais très heureuse de faire sa connaissance. Salim est pour moi une énigme : cet homme qui a grandi sous l'influence de deux cultures différentes utilise cette richesse comme instrument puissant pour la paix. C'est Salim qui a fondé *Musalaha*, l'organisation pour la réconciliation entre Juifs messianiques et chrétiens palestiniens. Il est d'ailleurs connu dans la ville pour ses efforts de rapprochement entre les croyants juifs et palestiniens.

Un collègue l'a rencontré il y a deux mois et m'a prévenue : « Tu pourrais t'attendre à ce qu'un homme qui s'occupe de réconciliation soit plutôt calme, voire contemplatif. Ne t'y attends pas avec Salim ! » C'était bien sûr tout à fait logique : dans cette partie du monde, la réconciliation n'est pas une mince affaire. Il faut avoir suffisamment de volonté pour affronter une forte opposition, être prêt à essuyer de nombreux refus et même à être rejeté par son propre peuple.

Malgré tout, j'étais surprise lorsque ce Palestinien souriant et plein d'énergie entra dans la salle où nous mangions. Sitôt la porte franchie, il a commencé à rire, à plaisanter et à nous taquiner. Il n'arrêterait pas de parler, maintenant son interlocuteur en haleine. Un instant il riait, l'instant d'après il parlait avec beaucoup de sérieux.

Peut-être Salim fait-il plus jeune que son âge, pourtant on sent qu'il a appris et vécu plus de choses que ses quarante-trois ans le supposeraient. « Je suis né dans la ville de Lod, près de Tel Aviv. Mon identité a influencé profondément toute ma vie. Ma famille est arabo-palestinienne, mais nous avons la citoyenneté israélienne : nous bénéficions donc de privilèges auxquels la plupart des Palestiniens de Cisjordanie ou de Gaza n'ont pas droit. Surtout, je peux me déplacer

librement dans le pays, ce qui n'est pas le cas pour beaucoup. »

En dépit d'un héritage religieux grec orthodoxe, Salim est allé au collège dans un établissement juif. Tout ce qui était arabe y était déconsidéré. La vision juive de la personne de Jésus était en outre très différente de celle qu'on lui avait inculquée jusque-là.

L'arrière-plan culturel de Salim est déjà complexe, mais sa conversion est fascinante. « Je suis devenu chrétien en fréquentant un groupe d'études bibliques organisées par des Juifs et des Palestiniens. Je me suis alors retrouvé – moi, un Palestinien ! – implantant des assemblées de Juifs messianiques. Ma foi s'en est trouvée enrichie. Je n'avais jamais eu beaucoup de contacts avec des chrétiens palestiniens. »

À son retour des États-Unis, où il a suivi des études à l'Institut Biblique *Fuller Theological Seminary* les choses ont totalement changé : il s'est retrouvé à travailler avec des croyants aussi bien juifs que palestiniens. « Je travaillais à temps partiel à l'Institut Biblique de Bethléem et pour la première fois, je me suis trouvé confronté à ce que vivaient les chrétiens palestiniens. J'enseignais en arabe et j'ai dû relever le défi d'*inventer* des termes théologiques dans cette langue. Là, dans la ville où Jésus est né, j'ai été témoin de beaucoup d'injustices.

J'avais aussi un autre travail, à Jaffa : je dirigeais un programme dont l'objectif était de donner une formation de responsable à de jeunes croyants messianiques, en hébreu. J'ai essayé de faire comprendre un peu à mes frères et sœurs juifs – mes frères et sœurs en Christ – ce que j'avais vu à Bethléem, mais beaucoup d'entre eux ne voulaient pas l'entendre. Ils étaient aux prises avec leur propre crise d'identité après avoir accepté Jésus comme le Messie. »

La nature différente des deux activités de Salim lui a ouvert les yeux sur une triste réalité. « J'ai soudain vu l'étendue du gouffre d'incompréhension qui séparait les deux groupes de croyants. J'étais là, à enseigner à des croyants palestiniens à Bethléem et à des croyants juifs à Jaffa. Tous connaissaient Jésus comme leur Sauveur, mais vivaient dans deux mondes totalement différents. De plus, la plupart d'entre eux n'avaient jamais rencontré un croyant de l'autre *camp*. »

C'est ainsi que *Musalaha* est née. Cette organisation, qui signifie

réconciliation en arabe, a vu le jour en 1989, pendant l'une des périodes les plus troubles de l'histoire récente du Proche-Orient, pendant l'insurrection palestinienne, ou *Intifada*.

La vision de Salim était simple : amener des croyants juifs et palestiniens à se rencontrer pour discuter ensemble. « La question théologique la plus urgente était la réconciliation plutôt que de débattre de questions doctrinales, alors que se commettaient tant d'injustices. Plus que tout, les croyants des deux camps devaient communiquer. Aussi bien Juifs que Palestiniens étaient soumis à l'influence de la propagande et de la déshumanisation : il fallait que les deux groupes découvrent ce qu'ils avaient en commun au lieu de ne voir que ce qui les séparait. »

Dites ainsi, les choses ont l'air simple, mais il fallait une immense détermination et un énorme investissement pour mener à bien un tel projet. Pour commencer, les croyants devaient avoir le désir de se rencontrer. Salim nous explique le problème : « Dans de telles circonstances, une réconciliation est très difficile ; chacun traîne derrière soi un lourd bagage émotionnel. Lorsque j'ai parlé de cela à mes étudiants de Bethléem, leurs questions exigeaient des réponses claires et pratiques : " D'accord, mais ce soir à mon retour, les soldats vont m'arrêter et me harceler au poste-frontière, alors je fais quoi, moi ? " ou encore : Dans mon village, si je ne jette pas des pierres aux soldats israéliens, on me considère comme un traître. Je suis humilié et en colère, comme eux ". »

Ces problèmes pratiques étaient, et sont toujours, décourageants. « Il est souvent difficile pour les deux groupes d'obtenir l'autorisation de passer la frontière pour se rendre à une réunion. J'ai parfois l'impression de passer mon temps à ne m'occuper que de cela lorsque nous organisons des rencontres. Résultat, il arrive que tout tombe à l'eau et que nous devons annuler tout le programme. C'est ce qui s'est produit l'an dernier : nous avons investi beaucoup de temps et d'argent dans l'organisation d'une rencontre avec des chrétiens jordaniens et à la dernière minute, on leur a refusé le visa d'entrée en Israël. »

Quand les croyants des deux camps parviennent enfin à se rencontrer,

reste encore à surmonter la barrière de la langue. Salim nous explique pourquoi ils font l'effort de maintenir la réunion à la fois en hébreu et en arabe. Il semblerait logique d'opter pour la langue commune : l'anglais. Pourtant, Salim est conscient qu'il est important que chacun s'habitue à entendre la langue de l'autre. « Lorsqu'il y a de l'hostilité entre deux peuples, même entendre la langue de l'ennemi est désagréable ; c'est pourquoi écouter parler et chanter cette langue constitue une part importante de notre activité. Nous avons même produit des recueils de chants en alphabet phonétique afin de permettre aux deux groupes de suivre et de chanter ensemble. »

Alors, quels sont les résultats ? Toutes ces difficultés semblaient presque insurmontables. J'étais curieuse de me rendre compte de l'impact que pouvait vraiment avoir une organisation comme *Musalaha*. « Laissez-moi vous raconter quelques-unes des choses que nous avons accomplies cette année, déclare Salim les yeux pétillants d'enthousiasme. Grâce à ces témoignages on peut dire que le jeu en vaut la chandelle.

Au mois d'avril, nous avons emmené un groupe de jeunes croyants faire une excursion à dos de chameau dans le désert du Sinaï. Les Israéliens avaient déjà accompli leur service militaire et les Palestiniens avaient tous grandi pendant *l'Intifada*, de sorte que les deux groupes venaient d'un milieu habitué à l'hostilité et aux combats.

Le désert est un lieu idéal pour ce genre de rencontre : il fait oublier les idées stéréotypées et la déshumanisation. Nous avons fait participer les jeunes des deux groupes à des activités communes telles que l'escalade : chacun a ainsi dû apprendre à confier sa vie à un jeune de l'autre camp. Ce genre de choses permet de faire tomber les barrières et de nouer de vraies amitiés. Le soir, autour du feu, nous abordions tranquillement les problèmes qui se posaient ; un temps de discussion était prévu et chacun pouvait exprimer ses sentiments sur un terrain neutre.

Tous portaient en eux une grande souffrance et de nombreuses blessures. Certains plus que d'autres. Le père d'un des jeunes Palestiniens avait été tué par des soldats israéliens. D'un autre côté, il

y avait des croyants juifs qui avaient été victimes lors d'attentats. »

Le voyage a été une véritable réussite. Une rencontre formidable s'en est suivie : il s'agissait d'un défi énorme pour les croyants juifs, qui ont dû se rendre dans un village de Cisjordanie proche de la ville de Ramallah. La petite ville était perdue au milieu des montagnes et il n'y avait ni téléphone ni eau courante. La tâche assignée aux jeunes était d'aider les villageois à trouver une solution au problème des déchets ménagers.

Le village n'avait pas les moyens de mettre en place un système efficace de collecte des ordures et les habitants jetaient leurs détritres dans la rivière... d'où ils puisaient aussi l'eau qu'ils buvaient. Résultat, cette eau était polluée. Les jeunes du groupe ont apporté des poubelles métalliques ; ils les ont mises en place et sont même allés ramasser les ordures. Ils ont aussi aidé deux des familles les plus pauvres du village à rénover leur maison.

« J'étais extrêmement heureux de voir ce qui se passait, nous confie Salim. Quel témoignage formidable ce groupe de Juifs et de Palestiniens donnait aux habitants en travaillant ainsi côte à côte dans le village ! J'ai également été très impressionné par le courage des croyants juifs. Ce n'était pas facile pour eux d'aller passer la nuit dans un village arabe. Ils s'exposaient à l'incompréhension de leurs amis et de leurs familles. Pourtant, montrer qu'ils étaient unis à leurs nouveaux amis palestiniens représentait beaucoup pour eux. »

Cependant Salim avoue que son travail a aussi connu des échecs. Les choses n'ont pas démarré tout de suite. Il a fallu du temps pour arriver à trouver des croyants prêts à courir ce genre de risques... et aussi pour que se tissent des amitiés entre les deux groupes. « On ne peut tout simplement pas précipiter les choses quand il y a autant de travail à réaliser au niveau personnel, en profondeur. Le moindre pas est important » explique Salim. « Aujourd'hui, nos dures années de labeur commencent à porter du fruit. »

« Laissez-moi vous raconter encore autre chose, se presse d'ajouter Salim. (Il est si enthousiaste que les mots semblent se bousculer.) Nous passons par une agence de voyage juive pour organiser nos

excursions dans le désert. Depuis plusieurs années nous faisons appel à ses services. Le responsable n'est pas croyant, mais je me suis assuré qu'il savait qui nous étions et ce que nous faisions.

J'ai reçu un coup de fil de lui récemment. Il m'a dit : " Salim, je voulais partager quelque chose avec vous. Le gouvernement a donné son accord pour organiser une excursion touristique sur les bords de la Mer Morte ; ils veulent qu'il y ait 25 Palestiniens, 25 Israéliens et 25 Jordaniens. Où puis-je trouver des guides intéressés par un tel projet ? J'ai besoin de gens capables de travailler ensemble. Je sais que votre programme fonctionne, pourriez-vous me trouver des gens qui l'ont déjà fait ? "

« Vous voyez, ça commence à se savoir dans la société, déclare Salim. Nous avons été patients en commençant avec de petits groupes. À présent, nous avons des résultats à une plus grande échelle. C'est là notre objectif et le sujet de nos prières. »

JOSEF

Un enfant du génocide

« Encore aujourd'hui, la vue d'un enfant me bouleverse : en le regardant, je vois se profiler derrière lui d'autres enfants. Affamés, terrorisés, à bout de forces, ils avancent en ne faisant aucun cas de la vérité et de la mort qui, peut-être, leur semblent se confondre. Ils avancent sans se plaindre, sans protester, sans s'attendre à la pitié de quiconque. C'est comme s'ils en avaient assez de vivre sur une planète aussi cruelle et ignoble, où règne une telle haine que leur innocence même les a menés à la mort. »

Elie Wiesel

All rivers run to the sea

(Toutes les rivières se jettent dans la mer)

Josef est assis en face de nous, dans un fauteuil confortable. Sa barbe et ses cheveux gris accentuent l'impression de paix et de sagesse qui se dégage de sa personne. Il s'exprime très lentement par moments, comme s'il mesurait la portée de chaque mot. Pourtant, ses paroles sont empreintes de la sagesse d'un homme qui a terriblement souffert mais qui est parvenu à trouver la paix.

Son histoire a commencé pendant le génocide, dans l'Allemagne nazie. Je lui demande si, à l'occasion de ce voyage en Israël, il a visité Yad Vashem. Il s'agit du musée à Jérusalem consacré à ce génocide.

« Non. Je suis un émotif. Je ne pourrais jamais y retourner. J'ai réussi à y aller une fois, avec un ami, mais... c'est plus que je ne peux supporter. Ce n'est pas seulement à cause de ce que j'ai vécu personnellement ; je ressens aussi la douleur de toute l'humanité... »

Je n'avais pas très envie, moi non plus, de visiter Yad Vashem ; l'idée de me trouver confrontée ainsi à la mort et à une telle cruauté

m'angoissait. Pourtant, je savais que je devais y aller. Nous nous sommes donc arrangés pour trouver un taxi.

Le musée est situé au sommet d'une des nombreuses collines qui entourent Jérusalem. Il abrite toute une série d'expositions et une grande collection de statues et de monuments en hommage aux victimes du génocide.

Je m'arrête tout d'abord pour contempler l'édifice. Toute la documentation qu'il renferme retrace pas à pas les différentes étapes du génocide : coupures de journaux, commentaires et objets divers racontent l'histoire macabre. Des photographies, des images insoutenables des camps de la mort ; certains clichés noir et blanc, austères, montrent des corps plus décharnés que tout ce que l'on pourrait imaginer. D'autres figent de jeunes enfants offrant à l'objectif le dernier sourire que cette terre verra jamais d'eux.

À mesure que je parcours le musée, je prends note des différentes étapes de la persécution dont les Juifs ont été victimes. Je suis frappée de trouver des éléments communs à un grand nombre d'oppressions dans le monde : depuis les restrictions salariales, la confiscation des biens, la limitation des droits et de liberté individuelle, jusqu'à l'humiliation, la cruauté et l'emprisonnement. Tout était calculé pour les déshumaniser, peut-être parce qu'il était plus facile ensuite de les éliminer.

Deux éléments particuliers resteront gravés dans ma mémoire. Il s'agit premièrement de l'un des wagons à bestiaux utilisés pour amener les Juifs jusqu'aux camps de la mort. Posé à présent à flanc de colline sur de vieux tronçons de rails pleins de rouille, il surplombe la vallée. Je reste debout, à regarder ce simple wagon en bois marron d'une autre époque et dans lequel tant de gens sont morts d'étouffement ou de faim avant même d'arriver à destination.

Le deuxième endroit que je n'oublierai jamais est un petit bâtiment à l'intérieur duquel se trouve une salle recouverte de miroirs qui reflètent à l'infini cinq bougies allumées. Une fois à l'intérieur, des milliers de toutes petites flammes frémissantes vous entourent, tandis qu'une voix récite sur un ton monocorde les noms de quelques-uns des mil-

lions d'enfants tués lors du génocide. Effet à la fois déroutant et extrêmement fort !

Puis, je sors et me promène le long d'un chemin bordé d'arbres : il s'agit de l'*Allée des Justes*, dédiée à ceux qui ont défendu la cause des Juifs pendant la guerre. Je parviens à trouver l'arbre dédié à Corrie ten Boom et je reste un moment assise là, à méditer. Corrie, chrétienne hollandaise, rescapée d'un camp de concentration où elle avait vu mourir sa sœur bien-aimée Betsie, était malgré tout parvenue à pardonner à ses oppresseurs. Comment était-ce possible ? Par la seule grâce de Dieu.



Tandis qu'il commence à raconter sa propre histoire, la voix de Josef m'arrache à mes pensées. Il arrive qu'il s'interrompe, du fait de souvenirs trop douloureux, mais à mesure qu'il parle, mélangeant le passé et le présent, nous parvenons à reconstituer le puzzle de sa vie :

« Je suis né à Francfort en 1929. Mes parents, des Juifs d'Europe de l'Est, avaient quitté la Pologne pour l'Allemagne afin d'échapper à la persécution et à la misère. Ils pensaient avoir trouvé un endroit où ils pourraient être heureux et vivre en paix avec leur famille, mais ils ont vite compris qu'ils se trompaient lourdement.

J'avais à peine trois ans à l'époque, mais je me souviens qu'en regardant par la fenêtre, un jour, j'ai vu un groupe de jeunes hommes en uniforme qui défilaient devant notre maison en chantant. Le vent emportait leurs mots jusqu'à nos oreilles, et encore aujourd'hui j'ai présent à l'esprit le visage horrifié de mes parents lorsqu'ils ont compris ce que chantaient ces hommes : *Wenn Judenblut vom Messer spritzt* – Quand le sang des Juifs giclera sous la lame de nos couteaux...

L'enfant que j'étais sentait la tension. Mes parents étaient terrifiés et n'avaient aucune idée de ce que le futur nous réservait. Leurs conver-

sations à voix basse, leurs visages préoccupés ne faisaient que me rendre encore plus nerveux. Puis nous avons à nouveau déménagé. En 1933, nous sommes retournés à Rozwadow, en Pologne. C'était une ville où habitaient de nombreux Juifs : tailleurs, artisans, marchands et autres.

Mais là-bas non plus nous n'avons pas trouvé la paix. En 1939, la guerre a éclaté et, en quelques semaines, les Allemands avaient envahi la ville. Mon père et mon frère aîné sont restés cachés aussi longtemps qu'ils ont pu, jusqu'au jour où nous avons tous reçu l'ordre de rassembler nos affaires et de nous regrouper sur la place de la ville.

Les soldats nous ont fait marcher jusqu'à la rivière San ; nous portions nos affaires sur le dos, empaquetées dans de petits baluchons. Mes parents avaient caché leurs économies dans les vêtements de ma petite sœur, espérant que personne ne penserait à la fouiller. Comme on pouvait s'y attendre, les soldats nous ont fouillés sitôt arrivés à la rivière et se sont emparés de tous nos objets de valeur – à l'exception de l'argent que portait ma petite sœur qu'ils n'ont pas trouvé.

Une fois de l'autre côté de la rivière, nous étions livrés à nous-mêmes. Nous avons marché au hasard jusqu'à un petit village où nous nous sommes réfugiés pendant quelque temps. Mais après plusieurs jours, une rumeur a commencé à se répandre : " Les Allemands arrivent ! Ils vont envahir le village ! " Nous avons donc repris la route, emportant avec nous les quelques affaires qui nous restaient.

Nous espérions pouvoir rejoindre la frontière russe et être ainsi en sécurité, mais, à la tombée de la nuit, nous nous sommes fait attaquer par un groupe de brigands qui nous ont réclamé nos biens. Nous n'avons pas osé leur opposer de résistance et leur avons donné le peu que nous avions. Heureusement, ils nous ont ensuite laissés partir.

Finalement, nous nous sommes rendus en Sibérie où nous avons passé les quelques années qui ont suivi – une triste période pour ma famille. Ma mère est décédée de la fièvre typhoïde et, petit à petit, la famille s'est disloquée. À l'âge de 14 ans, j'étais seul au monde. J'ai fui en Palestine, espérant y commencer une nouvelle vie. C'était l'année 1943.

Peu à peu, le petit nombre d'immigrants qu'accueillait mon nouveau pays s'est transformé en flots d'une vaste rivière, puis en large fleuve. Les survivants du terrible génocide échangeaient le récit des atrocités dont ils avaient été témoins. Ces histoires pétrifiaient mon cœur. Les *vieillards* qui les racontaient n'étaient que des gamins de 13 ou 14 ans, mais ils avaient déjà toute une vie – ou plus – derrière eux...

L'administration britannique ne faisait qu'attiser la colère et l'amertume qui m'habitaient. Comment osait-elle limiter l'immigration des survivants du génocide ! Mais pouvait-elle seulement imaginer même un centième des épreuves que nous avions subies ?

Après le départ des Britanniques, en 1948, les combats ont commencé à faire rage. J'avais 19 ans et ne rêvais que d'une chose : l'action. Nous autres, Juifs, étions déterminés à ne plus jamais avoir à revivre cela – quel qu'en soit le prix. J'étais décidé à ne plus jamais être une victime.

J'ai rejoint un corps d'élite de l'armée. Peu m'importait ce qui pouvait m'arriver : je n'avais aucune famille pour se soucier de mon sort.

Mon unité devait un jour établir sa garnison dans un village appelé Lod (Lydda dans la Bible). Les habitants avaient reçu de l'armée israélienne l'ordre d'évacuer les lieux mais, selon mes compagnons, ils n'étaient pas assez rapides. Bien qu'ayant l'ordre de ne pas les brutaliser, plusieurs d'entre nous se sont laissés aller. Nous devons fouiller les Palestiniens pour confisquer leurs objets de valeur et certains s'y sont employés d'une façon abjecte, frappant et interrogeant les villageois avec violence. Plusieurs Palestiniens en sont même morts.

J'étais horrifié par une telle attitude. Je haïssais les Allemands pour ce qu'ils nous avaient fait mais je n'avais rien contre les Palestiniens. En regardant autour de moi, je pouvais voir la peur dans les yeux des jeunes enfants que nous devions fouiller. Mon enfance a soudain rejailli devant mes yeux. J'ai revu les soldats nazis qui me fouillaient violemment. Moi aussi, on m'avait obligé à partir de chez moi ; à moi aussi, on avait confisqué tout ce que je possédais.

Je pouvais à peine continuer. Un sentiment de culpabilité m'envahissait à la pensée d'appartenir à une armée qui faisait subir aux

Palestiniens les mêmes choses que nous avons vécues. Sans un mot, j'exécutais les ordres mais, au fond de moi, la haine avait disparu. À sa place, telle une minuscule graine, la paix avait commencé à germer.

Dès que j'ai pu, j'ai quitté l'armée puis erré pendant des années, en exil. Je fuyais les démons qui me hantaient, essayant de trouver une façon de réconcilier mes expériences avec tout ce qui m'était arrivé, d'éliminer tous les sentiments de haine, d'amertume, de colère et de culpabilité qui m'agitaient.

Mon chemin jusqu'à Dieu a été long et, même après l'avoir trouvé, il m'a fallu plusieurs années pour connaître une véritable libération. La route qui mène au pardon et à la guérison n'est pas facile. Je tremble encore en pensant au mal incroyable qui existe dans notre monde.

Pourtant, aujourd'hui, je crois avoir trouvé la paix véritable, la paix que seul Jésus peut donner. Je sais où je vais. Je sais aussi à quoi j'ai consacré ma vie : à servir mon Dieu.

J'ai 69 ans. Je croyais avoir fini ma route sur le chemin de la paix, mais Dieu m'a ramené en Israël où vous me voyez aujourd'hui. Par un concours de circonstances, j'ai pu entrer en contact avec un chrétien palestinien – un homme qui vivait dans la ville de Lod que, soldats, nous avions mise à sac, il y a longtemps. Je suis venu ici pour prier avec lui, demander son pardon, même si je sais que Dieu m'a déjà pardonné. Pour moi, cet acte de réconciliation est important.

Je veux faire mon possible pour amener la paix dans ce pays. Je vois cela comme une sorte de conflit national. Aux yeux des Palestiniens, les Juifs sont des étrangers ici. Nous sommes venus dans leur pays : cette terre leur a appartenu pendant des siècles et voilà que nous débarquons et déclarons qu'elle est à nous. En revanche, pour nous autres Juifs, ce pays est celui dont nous avons rêvé, la terre pour laquelle nous avons prié – j'en entends parler depuis mon enfance. Nous prions chaque jour " Ramène-nous dans notre pays. "

Ainsi, il y a ce conflit – né de deux revendications différentes qui ne mènent qu'à une chose : se battre ! Voilà ma façon actuelle de penser. Peu importe à mes yeux qui a raison et qui a tort car, ici, les gens continuent à souffrir : les hommes, les femmes et surtout les enfants.

Alors j'ai décidé de chercher un autre moyen ; de chercher comment les hommes peuvent vivre ensemble en harmonie sur cette même terre.

La Bible nous demande de rechercher le Royaume de Dieu. C'était l'une des priorités de Jésus. Il en a parlé à de nombreuses reprises, expliquant que c'est en nous voyant unis, nous ses enfants, que le monde reconnaîtra qu'il est venu du Père. Voilà ce qui me préoccupe aujourd'hui : non seulement que chacun de nous soit sauvé personnellement, mais aussi que nous soyons une expression du cœur de Dieu, par notre unité.

Je crois que lorsqu'il y a un refus de pardonner, c'est l'œuvre de Satan. Il est celui qui veut toujours diviser les hommes. Jésus est venu pour nous réunir. Satan l'emporte parfois, à cause du péché qui est en chacun de nous, et nous l'écoutons dire qu'il est impossible de pardonner. Pourtant, je sais que le pardon est possible. J'en ai fait moi-même l'expérience : j'ai appris à pardonner. »

NASHAT

Le jeune Palestinien

*Voilà ce que disait simplement l'annonce du journal
Al Quds :*

« Extrait de la Bible :

" Au commencement était la Parole, et la Parole était avec Dieu, et la Parole était Dieu. Tout a été fait par elle, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans elle. En elle était la vie, et la vie était la lumière des hommes. La lumière brille dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont pas accueillie."

(Évangile selon Jean, 1.1-5)

Nous serions heureux de vous offrir gratuitement un évangile et un magazine. Écrivez-nous à l'adresse suivante : Société Biblique...

Les réponses étaient saisissantes :

« Cher monsieur,

Ma vie va mal. Je suis à la recherche de la vérité. J'avance dans le noir. Ma vie est laide et triste. Elle est vide et n'a aucun sens. Je veux donc connaître cette vie qui remplit l'âme de paix et d'amour. C'est pourquoi je désire vous parler et vous écrire. Merci de m'envoyer les livres, les cassettes et le Nouveau Testament. »

Réponse d'un musulman d'Hébron.

« Merci beaucoup. Lorsque vous m'avez envoyé la Sainte Bible, j'ai essayé de la lire. Le problème, c'est que je ne la comprenais pas. J'ai alors essayé de me rendre dans une église. Je n'ai pas réussi à en trou-

ver. Pourriez-vous me donner l'adresse d'une église où je pourrais aller, si vous en connaissez une, et m'envoyer des informations sur la Bible ? Je vous salue avec amour et respect dans le nom du Dieu rédempteur. »

Réponse d'un musulman de Gaza.

« Madame, monsieur,

Je suis étudiant à l'Université Nationale de Najah. En lisant votre annonce dans le journal *Al Quds*, j'ai été enchanté car je serais ravi de recevoir un exemplaire du Nouveau Testament. Il y a cinq ans, j'ai en effet demandé à une autre association de m'envoyer une Bible. Ils m'ont promis de le faire, mais je ne l'ai toujours pas reçue. C'est pourquoi je voudrais que vous m'en envoyiez une, à mon adresse, car la religion chrétienne m'intéresse beaucoup et j'aime beaucoup en entendre parler. Ah ! Combien je souhaite lire les évangiles : Jean et Matthieu... Plusieurs fois, j'ai engagé des discussions, mais je ne sais rien de cette religion. Je voudrais l'étudier personnellement.

Note : J'ai besoin de ces livres en arabe ou accompagnés d'une traduction ou d'une explication complète susceptible de remplir mon cœur et d'étancher ma soif.

Veuillez m'accepter comme votre ami... Merci... A bientôt. »

Réponse de Jenin.



L'air du bureau est chaud, étouffant. Nous avons marché toute la journée et j'ai les yeux lourds, mais les mots que prononce Nashat me tiennent éveillée : « Nous devons travailler maintenant, tant que la porte est ouverte. L'étau se resserre rapidement – qui sait ? Je pense que d'ici cinq ans ce sera comme en Égypte : beaucoup plus difficile ; je le vois venir. Les choses changent. Il y a dix ans, à l'Université de Bethléem, il y avait peut-être vingt-cinq membres du Hamas parmi les étudiants. Aujourd'hui, il est l'un des plus grands groupes de

l'Université. Les gens sont frustrés dans ce pays. Pour de nombreux musulmans, cela se traduit par un rapprochement du fondamentalisme.

Voyez ces réponses que nous recevons à nos annonces. Il y a aussi une faim grandissante de Dieu dans ce pays. Nous faisons passer, trois fois par semaine, une annonce dans l'*Al Quds*, le journal arabe le plus important du pays. Nous sommes submergés par les réponses, nous avons même du mal à toutes les traiter. C'est un travail à temps plein. Georges a beaucoup à faire, ici. Et regardez d'où viennent ces réponses : de Gaza, d'Hébron, de Naplouse – des endroits où il n'y a presque aucun témoignage chrétien ! »

Nous étions assis dans le bureau de la Société Biblique de Jérusalem. Nashat, un jeune Palestinien d'une vingtaine d'années, y travaille depuis quelques années. Toute l'énergie, tout l'enthousiasme que lui et ses amis investissent dans leur travail et dans leur témoignage personnel font vraiment avancer les choses de façon spectaculaire.

« À Pâques, l'un de nos groupes a organisé un gigantesque concert en plein air sur la place située au centre du quartier chrétien. Même l'organisation n'était pas facile ! Si peu d'églises, à Jérusalem, sont prêtes à travailler ensemble ! Il y a un tel manque d'unité et tant de disputes que cela me brise le cœur. Pourtant, loué soit Dieu, nous y sommes parvenus, cette fois-là, et nous avons invité des orateurs de plusieurs dénominations différentes. Nous avons aussi demandé à un ancien toxicomane avec lequel nous avons travaillé de donner son témoignage. Il l'a fait avec joie mais aucun d'entre nous n'avait prévu l'effet que cela allait produire. C'est comme si le réveil avait éclaté dans la Vieille Ville, ce jour-là.

Il y a un problème de drogue terrible dans le quartier chrétien de la Vieille Ville. Certains disent que 80 % de ses habitants y sont impliqués d'une façon ou d'une autre. Beaucoup de jeunes commencent à se droguer à l'âge de 14 ou 15 ans. Ils prennent de la marijuana, du hasch, du crack ou du trip. Il leur est très difficile de quitter le monde de la drogue, d'autant plus que tous les dealers sont basés dans ce quartier.

Michael, qui a parlé lors de notre réunion, a eu une triste vie. Dans le quartier, il était connu comme un cas désespéré. Tout ce qui le préoccupait, c'était se procurer sa prochaine dose. Sa femme l'ayant mis à la porte, il vivait chez ses parents. Puis, il a été invité à une réunion chez des amis. Dieu l'a touché puissamment et il a fondu en larmes. Le lendemain, il était invité à l'église et là, il a donné sa vie à Dieu. Le changement qui s'est produit en lui a été radical. Il est vraiment devenu un homme nouveau.

Lorsqu'il a parlé, au cours de la réunion en plein air, l'ambiance était étonnante. Les gens étaient émus car ils savaient à quel point son état avait été désespéré. Dans la foule, certains pleuraient. Puis, on aurait dit que c'était le moment du réveil. Dieu a touché beaucoup de gens pendant la réunion et plusieurs toxicomanes ont été guéris. Ils voulaient aussi aller à l'église. D'autres voulaient savoir pourquoi et comment Michael avait changé.

Nous avons passé beaucoup de temps à essayer d'aider les anciens toxicomanes à avancer dans leur nouvelle vie. Malheureusement, nous avons connu des déceptions et un certain nombre d'entre eux sont retombés, mais il reste toujours ceux qui persévèrent dans la foi... et d'autres qui veulent en savoir davantage. »

Nashat a aussi organisé une série de concerts d'évangélisation, particulièrement orientés vers le public palestinien. Une chanteuse chrétienne libanaise, du nom de Lydia, vient tout juste de finir une tournée en Israël et de nombreux Palestiniens sont devenus chrétiens grâce à son témoignage. L'une des histoires que nous raconte Nashat est particulièrement intéressante :

« Récemment, nous nous sommes rendus à l'Université de Bethléem, avec Lydia ; nous avons visité un petit groupe de sept étudiants chrétiens, juste pour les encourager. La communauté étudiante y est largement musulmane et il était bon que notre groupe s'investisse dans des actions au sein de leur propre peuple. Nous venions de prier et étions en train de chanter des cantiques lorsque trois étudiants ont frappé et sont entrés, surpris de nous trouver là.

Ils nous ont expliqué qu'ils étaient censés avoir cours dans cette salle,

mais que personne d'autre n'était arrivé. Quoi qu'il en soit, nous les avons invités à rester et leur avons dit que nous faisons une étude biblique. Lydia a interprété quelques chants en s'accompagnant à la guitare et a discuté avec l'un des étudiants, un musulman.

Il était vraiment intéressé par ce qu'elle avait à dire et a passé près d'une heure avec nous à poser de nombreuses questions. Nous l'avons invité à une réunion de jeunes que nous organisions sur le campus et mon collègue a donné son témoignage – il avait eu une enfance plutôt rebelle, avant de devenir chrétien ! Puis Lydia a clôturé en chantant.

Le jeune musulman a vraiment été touché par ces paroles et, à la fin, il est allé parler à Lydia. « Ce n'est pas pour rien que Dieu vous a amenée ici », lui a-t-il déclaré. « Ce n'est pas pour rien que je me trouvais dans cette salle. Je ne m'y étais jamais rendu. J'ai accompagné mes amis simplement parce qu'ils m'avaient proposé d'assister à leur cours avec eux. J'ai appris qu'il y avait une grève, ce jour-là, et qu'il n'y avait pas cours. En revanche, j'ai reçu Jésus comme mon Seigneur ! Je ne vais plus fêter mon anniversaire le jour de ma date de naissance, mais le 20 novembre ! »

Ce jeune musulman était lui aussi chanteur et avait été impressionné par la qualité de la voix de Lydia. Il était intrigué qu'elle n'interprète que des chants chrétiens et donne ce genre de concerts, alors qu'elle aurait pu connaître un succès dans le monde de la chanson. Il voulait savoir pourquoi. Lydia lui a expliqué de quelle façon Dieu pourvoyait à tous ses besoins et pourquoi le succès commercial ne l'intéressait pas. C'est cela qui l'avait profondément interpellé. »

Cependant, Nashat ne se préoccupe pas uniquement de l'œuvre de Dieu au sein de son propre peuple, la communauté palestinienne. Il a un réel désir de voir les Juifs parvenir à la connaissance du Christ et il s'est investi de façon incroyable pour passer par-dessus les obstacles afin de les atteindre.

« J'ai suivi un séminaire d'études à l'Institut juif. Mon choix était délibéré car je désirais vraiment comprendre les Juifs et avoir des contacts avec eux. Je fréquente une assemblée de Juifs messianiques depuis quelque temps et, pour moi, c'est un pas de plus de franchi.

J'étais le seul étudiant arabe et, au début, mes camarades se méfiaient beaucoup de moi. À mesure qu'ils ont appris à me connaître, ils m'ont accepté comme Nashat, et plus seulement comme un Arabe parmi d'autres. J'ai prié tous les jours pour mes camarades et demandé à Dieu des occasions de témoignage. Dès que j'en avais l'occasion, je faisais des choses pratiques pour eux afin de leur manifester l'amour de Dieu. J'avais une voiture et je jouais volontiers au chauffeur. Quand ils voyaient la croix, dans ma voiture, ils me posaient des questions et, souvent, je pouvais leur donner un exemplaire du Nouveau Testament. Ils voulaient savoir pourquoi ma vie était différente de la leur !

Un jour, j'ai vraiment eu la possibilité de leur montrer la puissance de Dieu. Un examen très difficile approchait ; de nombreux étudiants qui étaient au cours avec moi avaient échoué année après année. Quelques-uns de mes camarades avaient préparé un plan pour tricher à l'examen et ils voulaient que j'y participe avec eux. Ils ont été très surpris de me voir refuser et je me suis assis au premier rang pour ne pas y être mêlé.

À la fin de l'examen, ils m'ont tous abordé en me disant que je devais m'attendre à un échec. Je dois admettre que les questions étaient très difficiles et, lorsqu'ils m'ont dit que j'étais complètement fou de ne pas m'être allié à eux, je dois avouer que je me suis senti très mal à l'aise. J'étais déprimé et persuadé que j'avais échoué. J'ai même remis en question mon attitude et me suis demandé si, après tout, je n'aurais pas mieux fait de tricher.

Trois semaines plus tard, j'ai reçu un coup de fil de l'une de mes camarades. Elle était tout excitée en me disant qu'elle venait d'apprendre qu'elle avait réussi. Après notre discussion, j'ai appelé l'école pour savoir comment je m'en étais tiré. J'avais le cœur lourd mais, à mon grand étonnement, j'ai découvert que j'avais également réussi !

J'ai rappelé mon amie pour lui faire part de la nouvelle ; elle était si interloquée et ne pouvait pas croire que j'avais réussi, alors que tant d'autres avaient échoué, cette année encore, même ceux qui avaient triché. Elle m'a demandé comment j'avais fait pour réussir.

Je lui ai répondu que je croyais que Dieu m'avait aidé et qu'il avait honoré mon intégrité. Depuis, elle m'invite chez elle voir sa famille (elle a un mari et trois enfants) et me demande de partager avec eux ce que je crois. Grâce au temps que j'ai passé dans l'école, j'ai non seulement pu parler aux autres, mais aussi témoigner à travers ma vie. »

Je me demande comment Nashat parvient à concilier son témoignage auprès du peuple juif et sa situation dans leur pays. Il est parfois confronté à de nombreuses frustrations, dans le cadre de son travail, à cause des restrictions quant aux déplacements dans le pays. Toutefois, Nashat est optimiste :

« J'aime parler de Jésus aux soldats israéliens des postes-frontières et je transporte toujours des Nouveaux Testaments en hébreu dans ma voiture afin de leur en donner s'ils sont intéressés. Je peux ainsi tirer parti de cette situation. S'ils se montrent agressifs, peut-être puis-je leur manifester un peu de l'amour de Christ en retour. »

C'est beau à entendre, mais il fallait que je saisisse à quel point c'est difficile à vivre. Ce doit être si dur de garder la bonne attitude lorsqu'on se retrouve dans la situation de victime. Les paroles de Nashat nous aident à y voir un peu plus clair : « Oui, bien sûr qu'il m'arrive de me sentir frustré et d'être en colère. Ce fut le cas lorsque je me suis rendu à Gaza, où la situation est particulièrement difficile. J'essaie cependant de ne pas être pessimiste. J'aime le peuple juif et je crois que beaucoup d'entre eux viendront au Seigneur grâce à des chrétiens palestiniens. C'est à notre amour pour eux qu'ils verront que nous sommes différents. »

AVICHAÏ

Dans le creuset

« Nous devons nous approcher de Dieu non pas en cherchant à éviter les souffrances inhérentes à tout type d'amour, mais en les acceptant et en les lui offrant ; en nous débarrassant de toute armure protectrice. »

C.S. Lewis

Les quatre amours

Je suis dans la cuisine, battant frénétiquement une sauce qui ne veut pas épaissir. C'est Noël et, dans l'annexe, à côté, quatorze invités sont assis autour d'une longue table décorée de fruits et de fleurs. J'ai l'impression d'avoir passé toute la journée à cuisiner, mais je sais que ce n'est pas vraiment le cas. Soudain, des chants éclatent, couvrant le fracas de mes casseroles.

Avec l'acoustique superbe que produisent les hauts plafonds de l'annexe, les voix de nos invités s'élèvent en une belle harmonie. Les paroles me rappellent soudain ce que cette soirée représente pour nous tous :

*Douce nuit, sainte nuit
Tout s'endort, au dehors...*

La panique me quitte.

Peu après, j'observe mes compagnons de table. Ce groupe d'amis, que nous avons invités à l'occasion de la veillée de Noël forme un étrange assortiment. Tous sont en voyage ; certains ne font que passer, d'autres restent plus longtemps. Chacun a ses propres raisons d'être là en ce moment : Carole, une avocate américaine qui enseigne l'anglais au Moyen-Orient est en voyage avec une amie ; Sue fait un

break dans son emploi du temps surchargé pour rendre visite à sa famille ; Maggie est américaine mais vit à Jérusalem et travaille parmi des immigrés juifs de Russie ; Danielle travaille comme bénévole dans un kibboutz...

Après le repas, nous nous séparerons pour la soirée : certains iront chanter des cantiques de Noël au *Champ des Bergers*, d'autres se rendront à la place de la Nativité pour assister aux célébrations chrétiennes traditionnelles qui y sont organisées. Mais pour l'instant, nous profitons de la douce lumière des bougies et écoutons les récits des uns et des autres.

Sue est en train de parler : « Ce garçon m'a vraiment beaucoup impressionnée. Il est d'une loyauté incroyable et il a vraiment du courage pour faire ce qu'il fait ! » Avichai. Je garde ce nom à l'esprit et, de retour en Angleterre, je reprends contact avec Sue. Peut-elle me donner de plus amples détails concernant ce jeune Israélien ? J'aurais voulu le rencontrer personnellement mais nous n'en avons malheureusement pas eu le temps.

La réponse que je reçois est une histoire extraordinaire racontée par Avichai lui-même :

« Commençons par quelques mots sur moi. Je me suis converti en août 1988. Je suppose que j'étais agnostique auparavant. Je suis né à Tel Aviv, dans une famille juive traditionnelle. Après avoir accompli mes trois ans de service obligatoire dans l'armée israélienne, j'ai décidé de voyager en Europe pour voir quelques-unes des œuvres d'art dont j'avais entendu parler durant mes études.

Juste avant mon départ, ma sœur est devenue chrétienne. Elle m'a expliqué ce qui lui était arrivé, mais cela ne m'intéressait pas vraiment. Je me suis dit : « C'est bon pour elle, mais pas pour moi ». Malgré cela, j'ai emporté avec moi la Bible qu'elle m'avait offerte. Je l'ai d'ailleurs trouvée très intéressante. Chez nous une Bible ne comprend que l'Ancien Testament, mais celle qu'elle m'avait offerte réunissait en un seul livre l'Ancien et le Nouveau Testament.

À mesure que je voyageais en Europe, j'étais de plus en plus persuadé que ce livre était la Parole de Dieu. Je suis finalement devenu croyant

à Amsterdam, dans un centre d'accueil appelé *L'Abri*. J'y suis resté quelques semaines avant de retourner en Israël, au début de l'année 1989, pour travailler comme évangéliste à Tel Aviv pendant deux ans. J'ai finalement déménagé à Jérusalem où j'ai poursuivi mon activité pendant trois ans.

Il est important de comprendre ce que signifie devenir croyant pour un Juif. Ce n'est pas chose facile. En devenant chrétiens, nous allons totalement à contre-courant, de notre culture, de notre société, de notre famille. Dans mon cas, mon père était très opposé à ma conversion. Il faut prendre en compte le fait que la mentalité israélienne est différente de la mentalité chrétienne occidentale. En ce moment, nous subissons énormément l'influence de l'Église occidentale et, ici, beaucoup de croyants juifs désirent que nous revenions à nos racines. Il y a 2000 ans, la chrétienté en tant que telle n'existait pas : tout était juif. Toute la foi en Jésus était foncièrement juive.

Cependant, l'un des aspects négatifs est qu'il est très facile pour un Juif messianique de se laisser absorber complètement par sa propre quête d'identité. Je crois que c'est un véritable défi, pour nous, ici. À mon retour en Israël, on m'a tout d'abord incité à apprendre davantage de choses sur le judaïsme afin de devenir un meilleur Juif et un meilleur croyant. Tout, autour de moi, parlait du salut d'Israël, de celui de mes amis juifs et de ma famille. Quant aux Arabes, nous les ignorions, tout simplement. Je ne m'intéressais pas à leur cas, voilà tout !

Je pense que j'ai commencé pour la première fois à comprendre ce que je ressentais réellement envers les Arabes après avoir rencontré ma femme. Je me suis marié en 1991. Je faisais de l'évangélisation de rue quand elle est passée et a entendu la Bonne Nouvelle. Plus tard, elle est devenue croyante et nous nous sommes mariés. Elle est originaire de Suède et ses parents sont juifs, survivants de la Shoah. Ayant grandi là-bas, elle ne nourrissait pas de sentiments négatifs envers les Arabes. Elle les aimait bien.

Je me souviens du jour où, alors que nous devenions amis et avions décidé de nous marier, j'ai trouvé dans ses affaires, un répertoire télé-

phonique : il était plein de noms de gens arabes. Je lui ai demandé : " Qu'est-ce que c'est que ça ? Pourquoi tous ces noms arabes ? " Elle m'a répondu : " Ce sont des amis. Je vais leur rendre visite de temps en temps. " J'étais en colère et lui ai dit : " Allons, c'est ridicule ! Oublie ça ! À partir de maintenant, tu n'auras plus d'amis arabes. "

« J'ai rencontré Salim pour la première fois alors qu'il enseignait à biblique de Jaffa et il nous a invités à un camp de *Musalaha* organisé dans le désert. Je pense que pour moi, c'est là que s'est enclenché le processus de guérison. Je ne comprenais même pas pourquoi j'y allais puisque je ne pensais pas haïr les Arabes. Je pensais, comme le dit une formule lapidaire : un bon Arabe est un Arabe mort ! Certains Arabes sont chrétiens, tant mieux pour eux. Pourtant, je me suis rendu compte que l'indifférence est finalement comparable à la haine. Lorsqu'on est indifférent à l'égard de quelqu'un, on ne se soucie pas vraiment de ce qu'il peut lui arriver. Si l'on hait quelqu'un, on espère qu'un malheur va lui arriver, mais, au moins, on écoute ses problèmes. Ensuite on lui souhaite le pire !

Le processus de guérison a connu au moins trois stades. Pour commencer, j'ai pris conscience que je haïssais les Arabes et j'en fus affligé. Ensuite, j'ai admis que Dieu était à l'œuvre au milieu d'eux de la même façon qu'il l'était au sein du peuple d'Israël. La troisième chose que j'ai comprise, c'est qu'à ma grande surprise, je me sentais plus proche des croyants arabes que de n'importe quel juif ne venant pas d'Israël. Nos cultures se ressemblaient tellement !

Cela dit, il était relativement aisé de nous aimer dans un lieu isolé. Dans le désert par exemple, personne ne vous observe ; vous pouvez aimer les Arabes, dire que vous vous souciez de leur sort, louer le Seigneur avec eux, prier avec eux. En revanche, c'est en retournant dans votre milieu de vie que le défi commence.

Je me souviens avoir été interpellé par un incident survenu trois ans après ma première expédition dans le désert. Je jouais au basket-ball avec des amis quand un groupe d'Arabes qui jouaient sur le terrain d'à côté s'est soudain fait attaquer par une bande de jeunes Juifs. Ils les ont

frappé et battus, mais je suis resté là à regarder la scène sans lever le petit doigt ! Cela m'a vraiment travaillé. J'ai alors compris à quel point le malaise était profond et qu'il fallait que Dieu transforme mon cœur et m'amène à ne pas seulement dire *Aime ton prochain comme toi-même*, mais à le vivre vraiment.

J'aime cette histoire entendue aux informations, au sujet d'une femme juive orthodoxe. Elle était en train de faire ses courses au marché lorsqu'elle a vu un terroriste arabe qui s'apprêtait à poignarder une petite fille. Pour une raison quelconque, quelque chose l'a interrompu et il est parti en courant. Une foule en colère courait derrière lui pour le lyncher. Par mégarde, cet Arabe a trébuché juste à côté de cette dame. Elle a compris ce qui se passait et s'est littéralement jetée sur lui, le protégeant de la foule. En agissant ainsi, elle lui a sauvé la vie car il aurait été tué sur place.

Je tiens cette histoire tout près de mon cœur ; elle est comme une lumière sur mon sentier. Je souhaite ne jamais être confronté à ce genre de situation mais, dans des circonstances exigeant que je prenne position pour mes amis arabes, j'espère en être capable, à l'image de Jésus qui incarnait la justice. Je pense que Dieu m'a placé dans des situations quelque peu semblables. Un jour, il m'a fallu aller payer la caution d'un ami arabe qui était en prison — Sa seule chance d'être libéré était qu'un Juif se déplace et donne des garanties.

Il y a un prix à payer lorsqu'on choisit d'emprunter ce chemin, cela ne fait aucun doute. Depuis que je défends les droits des Arabes, j'ai eu bon nombre de sérieuses discussions avec certains et j'ai même perdu quelques amis. Pourtant, d'une certaine manière, cela a beaucoup fortifié ma foi et m'a amené à prendre conscience que je devais donner ma vie pour mes amis. De nombreux proches ont estimé que je n'étais peut-être pas un bon Juif, puisque j'aimais les Arabes. Cependant, le changement produit dans mon cœur était bien réel et m'a rapproché du Seigneur.

J'ai un ami arabe du nom de Tanas, rencontré lors d'un voyage organisé par *Musalaha*. Toutefois, cela ne s'est pas fait tout seul ! Au début, nos familles n'ont pas accepté cette amitié. On me répétait tout

le temps : " Comment ? Tu vas à Bethléem ? Tu es fou ? Personne ne va là-bas ! " Pourtant, j'ai compris combien cette amitié m'était précieuse. Ce sont d'ailleurs de petites choses qui nous ont rapprochés : le fait que j'aie fait réparer ma voiture à Bethléem parce que cela revenait moins cher là-bas ; qu'il vienne manger au restaurant à Jérusalem parce que c'était plus agréable ici... Cependant, cette intimité impliquait aussi de partager nos problèmes, de nous serrer les coudes dans les moments difficiles ; d'être là, ensemble.

Vous devez comprendre aussi à quel point notre peuple a été affecté par la Shoah. Vous savez, lorsqu'ils sont sortis des camps de concentration les Juifs avaient tout perdu. Eux qui avaient été riches, voilà qu'ils étaient pauvres. Eux qui avaient eu de la nourriture, soudain, ils n'en avaient plus. Eux qui avaient eu des familles, d'un seul coup, ils n'avaient plus personne. Après cela, beaucoup d'entre eux gardaient absolument tout. Ils ne jetaient rien, pas même ce qui était en mauvais état !

Je comprends cela, mais le génocide remonte à près de 60 ans et il nous faut parvenir à le surmonter sans l'oublier. Ce souvenir ne faut-il pas que nous détruise.

Cependant, changer n'est pas facile non plus. La haine revient. Il est stupide de penser que l'on peut être transformé en une nuit. La haine est enracinée dans nos cœurs et il faut du temps pour que les choses évoluent et changent. Elle peut facilement réapparaître... et c'est ce qui arrive ! Nous devons comprendre qu'il s'agit d'un processus de guérison par lequel il est important de passer. Lorsque, des deux côtés, nous faisons l'expérience de ce processus de guérison, nous nous rapprochons de Dieu et apprenons à connaître l'intimité du cœur de Jésus-Christ. Si cela se faisait instantanément, en une minute, nous n'apprécierions pas autant la valeur de l'œuvre accomplie par Jésus.

Je pense qu'à mesure que nous avançons doucement dans ce sens et que nous laissons la vérité de Jésus briser ce mur qui est dans nos cœurs, nous commençons à ne plus nous soucier de savoir si un tel est juif ou arabe. Nous commençons simplement à l'aimer, à être plus proche de lui ; nous apprenons à prier ensemble, et c'est une chose merveilleuse. »

LES RÉFUGIÉS

Ce ne sont plus mes ennemis

« Je suis convaincu que ni les armes ni les bombes n'apporteront de solution à ce problème... Ma prière est que la paix vienne régner dès cet instant en Palestine, une paix qui émane du cœur des gens eux-mêmes, car c'est le seul véritable instrument par lequel il est possible d'y parvenir, une paix bâtie sur des fondations durables... »

13 Mai 1948 : Discours d'adieu prononcé par le Haut Commissaire britannique Sir Alan Cunningham à la fin du mandat britannique

“
Nous sommes des Palestiniens blessés. Notre fils Mohammed est mort. Nos enfants lançaient des pierres durant l'*Intifada*. Ils n'ont jamais reçu d'instruction car ils ont passé toute leur adolescence à entrer en prison et à en ressortir. »

Nous sommes assis dans le camp de réfugiés de Delheisha, à Bethléem, en train de prendre le café avec une famille palestinienne. La maison est austère mais confortable. Elle ne comptait initialement qu'une pièce en parpaing – celle dans laquelle nous nous trouvons – mais la famille a agrandi sa *propriété* et la maison compte à présent deux salons, trois chambres et une cuisine.

« Il y a dix mille réfugiés dans ce seul camp. Nous sommes ici depuis 1948. À l'époque, cette région faisait partie de la Jordanie et nous pensions y être en sécurité. Au début, on nous a donné des tentes mais, au bout de quelques années, elles n'étaient plus en bon état. Les Nations Unies nous ont alors construit des abris en parpaing pour vivre – une seule pièce pour toute ma famille, et nous sommes treize ! » raconte le grand-père.

Sa famille est polie et accueillante. Le grand-père et sa femme

monopolisent la conversation tandis que leur fils, âgé d'une vingtaine d'années, écoute respectueusement. Une jeune fille se tient immobile presque hors de vue dans une pièce en retrait, un nouveau-né dans les bras. Je vais jeter un coup d'œil à l'enfant, et la mère me sourit timidement. Nous sommes traités comme des hôtes de marque.

La pièce est tapissée d'images d'un jeune adolescent. Derrière le canapé, un immense portrait dessiné au crayon nous fixe de son regard obsédant et triste. Des peintures et des photographies du même garçon l'entourent : sur l'une d'elles, il est dans un hôpital et porte une sorte de blouse chirurgicale. Au milieu de tout cela se trouvent des drapeaux palestiniens de toutes formes et de toutes tailles ainsi qu'un poing en bois sculpté qui semble jaillir hors de son cadre, menaçant.

Un petit garçon est perché sur le dossier du canapé : il a les joues rouges de fièvre et respire difficilement. « Il s'appelle Mohammed en souvenir de son oncle », nous apprend-on. Les membres de la famille se tournent vers le petit enfant et lui posent une question. Il répond doucement puis pose la tête sur les genoux de son père, intimidé par l'attention qui lui est portée. « Ils lui ont demandé ce qui était arrivé à son oncle », nous traduit Sian, « et le petit garçon a répondu : " Ce sont les Juifs qui l'ont tué. " »

Je suis submergée par un sentiment de désespoir. Cette famille n'est pas chrétienne et il nous semble qu'elle ne parvient pas à se détacher du passé. C'est un peu comme si les images de ce jeune adolescent qui recouvrent leurs murs étaient pour eux une façon de le maintenir en vie.

La discussion dure assez longtemps tandis que nous les écoutons raconter ce qu'ils ont sur le cœur depuis des années : « En dehors des frontières, on a prétendu que ce pays était en paix auparavant, mais il ne l'est pas. Mon fils a été sacrifié à cette cause. Un autre a perdu un œil. Mes autres fils sont tous en fuite parce que les Israéliens veulent les tuer.

Pendant l'*Intifada*, nous cachions des gens. Les soldats venaient les chercher et je refusais d'ouvrir la porte. Ils sont entrés à plusieurs reprises dans la maison, ont brisé les vitres et m'ont battu. Nous ne

pouvions pas avoir la moindre photo de notre fils sur les murs, à cette époque : ils auraient lancé une bombe incendiaire sur la maison. »

« Avez-vous déjà rencontré un Israélien dans un contexte amical ? » ai-je demandé. « Oui, me répond la grand-mère, dans le cadre du mouvement *La Paix Maintenant*. Aujourd'hui, nous avons reçu un appel d'une amie israélienne. Nous lui avons demandé de nous apporter une spécialité culinaire. Elle va venir et nous irons ensemble sur la tombe de Mohammed. J'ai des amis Juifs. »

Je me demande comment cette famille voit son avenir, dans un tel contexte. À ma question : « Avez-vous quelque espoir ? » elle me répond sans hésiter : « Nous devons attendre et voir ce qui se passe. Sans espoir, on ne peut pas vivre. »



Deux jours plus tard, je suis sur le chemin de Ramallah, pour rendre visite à d'autres réfugiés palestiniens. Le voyage en lui-même est mouvementé. Nous prenons le bus jusqu'à Jérusalem, puis interrogeons des chauffeurs de taxi dans le brouhaha de la porte de Damas, mais notre budget est limité et nous ne voulons pas payer le prix qu'ils demandent. Nous cherchons donc un bus interurbain et finissons par en trouver un, juste au coin de la rue.

Comme d'habitude, nous sommes suivis de regards inquisiteurs, mais aujourd'hui je les perçois indiscrets et je suis lasse d'être le centre d'attraction. Je me sens mal à l'aise, oppressée et irritable. Mon sac plein d'équipement – un magnétophone, deux caméras, un microphone et un adaptateur – m'écrase les genoux. Je n'arrive pas à me souvenir quand j'ai rechargé les batteries du magnétophone pour la dernière fois et je me mets à paniquer. L'atmosphère pesante du pays commence à me gagner.

Le bus nous laisse au beau milieu de Ramallah et nous restons là, désorientées, objets d'une nouvelle curiosité. Peu de touristes viennent

visiter cette ville cisjordanienne très active. Nous sommes là pour rencontrer un groupe de femmes chrétiennes qui ont assisté à une réunion de réconciliation. Toutes sont membres de l'église baptiste de Ramallah. Nous voilà donc invitées à leur célébration de Noël, après quoi nous aurons la possibilité de leur parler.

Après avoir marché longtemps et nous être trompées plusieurs fois de chemin, nous tournons au coin d'une rue et voyons un modeste bâtiment surmonté d'une croix. Enfin nous y sommes ! À l'extérieur, des enfants vêtus de leurs habits du dimanche, jouent à se bagarrer en criant, tandis qu'à l'intérieur du bâtiment, des adultes boivent du café et discutent.

Nous sommes accueillies chaleureusement par Munir, le pasteur, qui nous invite à entrer. Il est fier de son église, dont la décoration vient d'être refaite. Le lieu est fonctionnel, la salle de réunion sobre avec quelques bancs en bois et une estrade à une extrémité de la pièce. À mesure que l'église se remplit, je remarque que nous sommes entourées de femmes ; il n'y a presque aucun homme à la célébration. Peut-être sont-ils tous au travail – le dimanche n'est pas un jour de repos, dans cette région à majorité musulmane.

À la fin du culte, tout le monde sort dans la chaleur du soleil. Une nouvelle fois, de petites tasses de café arabe sucré sont offertes. Je bois le mien avec reconnaissance, attendant patiemment l'occasion d'un contact plus approfondi.

Munir nous fait signe de la main et nous ramène silencieusement à l'intérieur de l'église. Trois femmes sont assises sur un canapé, quelque peu méfiantes. Deux d'entre elles sont âgées : elles ont le visage raviné et des mèches de cheveux gris s'échappent de leurs jolis foulards. Elles sont assises, un sac à main sur les genoux et les bras sagement croisés. Une femme plus jeune est assise à leur gauche ; elle doit avoir la quarantaine.

Pendant que nous discutons, parfois j'ai l'impression que nous devons *gagner* la confiance de ces gens. Dans ce pays divisé et troublé, personne ne sait s'il est possible de se fier à nous, et ce que nous pourrions dire d'eux. Nous sommes deux femmes occidentales cherchant

à nous immiscer dans leurs vies. Pourquoi devraient-ils nous raconter quoi que ce soit ? Nous comprenons qu'ils sont profondément affectés par toutes les choses douloureuses qu'ils ont vécues. Malgré tout, je suis émerveillée de voir de quelle façon ils font toujours le choix de parler.

Au départ, les gens nous répondent par pure politesse, amicalement. Nos interlocuteurs restent évasifs et ne nous apprennent rien que nous ne sachions déjà. Nous désirons savoir ce que de nombreuses personnes de ce pays pensent et ressentent réellement. Nous ne voulons pas de réponses lapidaires.

Les réponses que nous attendons finissent par arriver au prix de beaucoup de patience. Souvent, tandis que nous parlons et écoutons, nous remarquons un changement progressif dans la façon dont s'expriment nos interlocuteurs. Une fois qu'ils se sont détendus et habitués à nous, leurs sentiments profonds commencent à émerger. Je suis frappée alors par ce que j'entends, horrifiée en découvrant la souffrance aiguë, brûlante, qui touche la vie de tant de personnes.

Ces femmes ne sont pas des exceptions. Leurs premières remarques restent superficielles : « Nous avons beaucoup apprécié la réunion féminine de réconciliation » ou « La nourriture était mauvaise » ou encore « Oui, j'ai aimé discuter avec les femmes israéliennes. »

Puis les réponses à nos questions commencent à déferler. Les femmes ont envie de parler et leurs témoignages se révèlent par fragments, entrecoupés de commentaires, au point que ma tête chavire tandis que j'essaie de mettre en relation leurs histoires disjointes, l'une dans le passé, l'autre dans le présent... Soudain, le fil d'une histoire semble se détacher du tohu-bohu : c'est la voix calme et triste de la femme la plus âgée, dont les yeux pleins de bonté attirent le regard. Je découvrirai plus tard qu'elle s'appelle Hanan.

« Je me souviendrai de cette journée de 1948 jusqu'à ma mort. Nous avons entendu dire que les soldats israéliens arrivaient à Haïfa et nous étions terrifiés. Mon mari m'a dit d'emballer quelques affaires et d'être prête à quitter les lieux. Nous nous imaginions que nous ne partirions que pour quelques semaines et nous n'avons donc pris que

le strict nécessaire. J'avais alors trois enfants, dont un nourrisson.

Nous avons fui à Ramallah et l'on nous a donné une pièce où nous abriter. Il y avait un petit matelas pour dormir. Je donnais le sein au bébé et il me fallait boire du lait, mais nous n'avions pas même de quoi en acheter un petit verre. Les enfants avaient tellement faim qu'ils pleuraient constamment. J'étais à bout de forces et ne savais plus quoi faire. Comme ils avaient faim, ils ne s'endormiraient pas. Mon mari a alors eu une idée. Il a fait semblant de partir chercher quelque chose à manger dans l'espoir que les enfants s'endormiraient pendant qu'il était dehors – et avant qu'il ne revienne les mains vides. Le stratagème a fonctionné, cette fois-là.

À Haïfa, nous avons une grande maison et une usine sur *Jaffa Street*. Nous vivions comme des rois ! » Elle s'interrompt, le regard plongé dans le passé tandis qu'elle fait revivre ces souvenirs. « Y êtes-vous déjà retournés ? » ai-je demandé.

« Notre maison a été démolie cinq ans après notre départ. Mais auparavant, j'y suis retournée une fois, en visite. J'avais laissé une bible ouverte dans l'une des pièces, espérant que quelqu'un la lirait. La famille qui vivait chez moi m'a laissé entrer. Je leur ai décrit ce qui se trouvait dans chaque pièce, mais ils ont dit qu'ils n'avaient jamais vu les meubles... »

Depuis, Hanan et sa famille ont refait leur vie à Ramallah. Ils ont tout d'abord vécu dans une grande pauvreté, en tant que réfugiés ; puis ils ont peu à peu commencé à se débrouiller et se sont construit une maison. Toutefois, elle nous raconte que ce n'était pas la fin de leurs problèmes. Le simple fait de vivre en Cisjordanie est synonyme de nombreuses restrictions pour des Palestiniens. « Avant l'*Intifada*, nous vivions tous ensemble, Juifs et Palestiniens. À présent, les choses sont bien différentes. »

Hanan soupire en nous donnant un exemple : « Ma sœur vit à Bethléem. Elle a un cancer, alors j'essaye de lui rendre visite une fois par semaine. Avant, il me fallait une demi-heure pour me rendre là-bas. Maintenant, du fait des postes frontières et des restrictions, cela peut prendre une heure et demie. Parfois, quand il y a des incidents,

je dois faire demi-tour. Parfois je n'ose même plus faire le voyage. Quand j'arrive chez ma sœur, je suis épuisée.

Mes petits-enfants ont vécu avec moi pendant un certain temps parce que ma fille ne pouvait pas prendre soin d'eux. Un jour, huit soldats israéliens sont venus chez moi à trois heures du matin. Ils ont fouillé la maison et ont tout mis sens dessus dessous. Les enfants étaient terrorisés. Cela les a très perturbés. Je les ai tous envoyés aux États-Unis, pour leur sécurité. Mais ils me manquent énormément, et à présent, j'aimerais qu'ils soient ici avec moi. »

Je suis submergée par toute cette détresse, et pourtant, ce qui me frappe le plus, c'est l'attitude de ces femmes, comparée à celle de la famille de réfugiés de Bethléem. Il y a là une profonde tristesse, un sentiment de frustration, mais pas d'amertume. Pas de récrimination. Pas d'accusations.

J'ose à peine amener la discussion sur le thème de la réunion de femmes, mais je suis fascinée par ce qui est arrivé à Hanan. Pourquoi y est-elle allée ? Est-elle parvenue à faire face à son passé en présence de ceux qu'elle pourrait considérer comme des ennemis ?

Pourquoi a-t-elle voulu y aller ? Hanan parle avec optimisme : « Nous avions tous le désir d'exprimer nos craintes pour nos familles. C'était si bon de le faire ! Nous buvions du café, nous mangions avec des chrétiennes israéliennes, et nous avions la sensation de ne faire qu'un. Je n'ai pas trouvé cela difficile. Je n'ai pas même remarqué qu'elles étaient israéliennes. Nous avons pleuré ensemble et souhaité la paix. J'ai vu qu'on se préoccupait des enfants de la même façon et nous voulons une paix réelle. Peut-être qu'en nous réunissant ainsi, nous pouvons faire quelque chose, je ne sais pas. »

À côté de Hanan, Selwa, la plus jeune, prend soudain la parole. « J'étais inquiète à l'idée d'y aller. Avant la réunion, la perspective de rendre visite à une Israélienne chez elle me faisait peur. Tous mes voisins disaient que j'étais folle d'y aller. "Pourquoi voulez-vous discuter avec eux ? ", me demandaient-ils. »

Les angoisses de Selwa sont liées à sa famille. « J'ai un fils, un adolescent, il s'appelle Simon. Pendant l'*Intifada*, il a été pris par des

soldats israéliens. Alors, nous l'avons envoyé finir ses études aux États-Unis. Cependant, il a de nombreux troubles émotionnels. Il y est depuis cinq ans et n'a terminé qu'une seule de ses années d'études. Cela perturbe ma famille. Mon mari est stressé et passe tout son temps au café... »

Alors, la réunion a-t-elle aidé Selwa ? Elle sourit : « Je n'ai plus peur de rendre visite à une Israélienne. Elle n'est plus mon ennemie. J'ai discuté avec mes voisins – ceux qui s'étaient moqués du fait que j'aie assisté à la réunion. À présent, ils voient ce qu'il y a de bon dans cette rencontre.

Cependant, le doute assombrit ses yeux et Selwa se tourne soudain vers moi : « Cette réunion peut-elle véritablement donner un résultat ? » Les rôles sont inversés et je vois clairement la nostalgie dans ses yeux, elle est lasse des hostilités. « Il y a eu tellement de souffrances des deux côtés », dit-elle. Je bredouille quelques mots inappropriés. Que pourrais-je dire ? Je n'ai jamais été dans leur situation. Hanan vient à mon secours :

« En tant que femmes, nous avons la possibilité de faire changer le cours des choses. Regardez la Bible ! Elle contient de nombreux exemples de femmes qui l'ont fait ! »

Nous sourions toutes et je range mon équipement pour repartir, le cœur rempli d'un nouvel optimisme.

Portes Ouvertes

une mission « au service des chrétiens persécutés »

En 1955 un jeune Hollandais, André, part derrière le rideau de fer, dans les pays communistes, à la recherche des chrétiens persécutés. Il y découvre une Église abandonnée de tous, qui a besoin de bibles et d'encouragement. C'est ainsi qu'est née la mission *Portes Ouvertes*.

Pendant les années qui suivent, André et son équipe multiplie les voyages et apporte des milliers de bibles dans les pays où elle est interdite. Le travail s'étend rapidement dans tous les pays communistes, jusqu'en République Populaire de Chine et en Asie du sud. Au début des années 80 le plus grand passage clandestin de bibles a lieu vers la Chine. Un million d'exemplaires sont débarqués en secret sur une plage, à l'insu des autorités chinoises. En même temps la publication du livre *Le Contrebandier* fait connaître le travail d'André et le rend célèbre. Il est dès lors connu dans le monde entier comme étant *Frère André*.

Quarante ans plus tard, la persécution est toujours d'actualité dans ce monde. Aujourd'hui encore, au moins 200 millions de chrétiens subissent l'oppression et des millions d'autres souffrent de discrimination, simplement parce qu'ils sont disciples de Jésus-Christ. L'Église persécutée se trouve dans les pays communistes, mais aussi dans les pays sous régime islamique, bouddhiste et hindou. Des chrétiens sont assassinés, emprisonnés injustement, chassés de leurs maisons et de leurs terres, discriminés et attaqués. Ils sont souvent rejetés par leur famille et méprisés de tous.

Aujourd'hui *Portes Ouvertes* travaille dans plus de quarante pays. Les activités de la mission sont multiples. À l'approvisionnement en bibles s'ajoutent la formation de responsables d'églises, des programmes d'alphabetisation et des projets de développement communautaire. Le but de *Portes Ouvertes* est toujours de travailler sur le terrain, le plus près possible des chrétiens persécutés et de leurs églises, pour leur apporter l'aide et l'encouragement dont ils ont besoin.

Dans le monde « libre » *Portes Ouvertes* cherche à mobiliser les églises et à motiver les chrétiens pour qu'ils soient solidaires de leurs frères persécutés, pour s'impliquer et les soutenir puisque « si un membre souffre, tous les membres souffrent avec lui » (1 Cor 12.26).

QUELQUES DATES-CLÉS

1957 – Première livraison de bibles en Union soviétique.

1981 – « Opération Perle » : Livraison d'un million de bibles en Chine, le passage clandestin de bibles le plus important de toute l'histoire.

1984 – Lancement de la campagne « 7 ans de prière pour l'URSS ».

1989 – Ouverture des pays de l'Est. Envoi de littérature en grandes quantités.

1991 – Lancement de la campagne « Prière pour l'Église dans le monde musulman ».

1998 – Intervention humanitaire au Sud-Soudan. 120 tonnes de nourriture et de médicaments sont acheminés dans les zones de guerre et de famine.

COMMENT PUIS-JE AIDER ?

Être Informé

En plus de la lecture de nos livres vous pouvez :

Recevoir notre magazine mensuel *Portes Ouvertes Magazine*. Chaque mois, lisez les dernières nouvelles de l'Église persécutée, des articles de fond, des témoignages et le célèbre carnet de prière.

Vous abonner à notre courrier électronique hebdomadaire (gratuit), une dépêche instantanée donnant des informations du monde entier sur l'Église persécutée. Pour ce faire, envoyez un message à Filrouge@portesouvertes.fr ou à newsmail@portesouvertes.ch

Visiter notre site web qui contient des archives d'informations sur les pays où les chrétiens sont opprimés.

www.portesouvertes.fr, www.portesouvertes.ch

Prier

La prière est au cœur du ministère de *Portes Ouvertes*. Par le biais de notre magazine et du courrier électronique hebdomadaire, vous pouvez recevoir des sujets d'actualité pour l'intercession.

Donner

Les bibles et le matériel distribués par *Portes Ouvertes* ne sont jamais vendus, et les cours de formation et d'alphabétisation que nous donnons sont toujours gratuits. C'est pourquoi tout le travail effectué ne peut être soutenu que par des dons. Vous pouvez nous aider par un don ponctuel ou par un engagement mensuel.

Aller

Vous pouvez apporter des bibles à l'Église persécutée en voyageant pendant une période limitée dans différents pays, ou participer à des voyages d'intercession. Votre présence peut constituer un encouragement pour nos frères et sœurs en Christ.

Portes Ouvertes France

BP 139

Tanneries cedex (Strasbourg)

contact@portesouvertes.fr

Portes Ouvertes Suisse

Case Postale 267

CH-1008 Prilly

Lausanne

Suisse

Info@portesouvertes.ch

Portes Ouvertes Canada

30-5155 Spectrum Way

Mississauga, ON

L4W 5A1

Canada

opendoorsca@od.org



SUR LE CHEMIN ÉTROIT

Il n'est pas facile, et même risqué, de parler du Moyen-Orient, d'Israël et des territoires palestiniens. Il suffit simplement d'évoquer le sujet pour que l'on vous demande aussitôt de quel côté vous vous situez, avec la question sous-jacente : pour ou contre Israël ?

Trouver le juste chemin le long des ruelles sinueuses de l'histoire, anciennes et récentes, à la lumière de la prophétie biblique, tout en respectant les panneaux indicateurs de la justice de Dieu, est aussi difficile que de traverser la médina d'une vieille ville du Moyen-Orient, et de sortir par la bonne porte !

Ellie Philpott nous propose de rencontrer des personnes que l'on peut qualifier d'extra-ordinaires. Lorsque des juifs messianiques et des chrétiens palestiniens travaillent ensemble à la réconciliation de leur peuple respectif, on touche du doigt l'action de Dieu.

Chânes et roseaux est une collection d'ouvrages relatant des expériences vécues par l'Église persécutée dans le monde. La force, voire la victoire, n'est pas nécessairement du côté des puissants et la faiblesse n'est pas nécessairement du côté de ceux qui semblent plier. La fable de La Fontaine, qui met en vedette *Le chêne et le roseau*, est une illustration de ce que cette collection veut démontrer.

Dans la même série : *Leçons de souffrance - A l'écoute de la sagesse de l'Église persécutée*

Une coédition Portes Ouvertes et LLB

ISBN : 2-85031-479-X



9 782850 314797



Portes Ouvertes